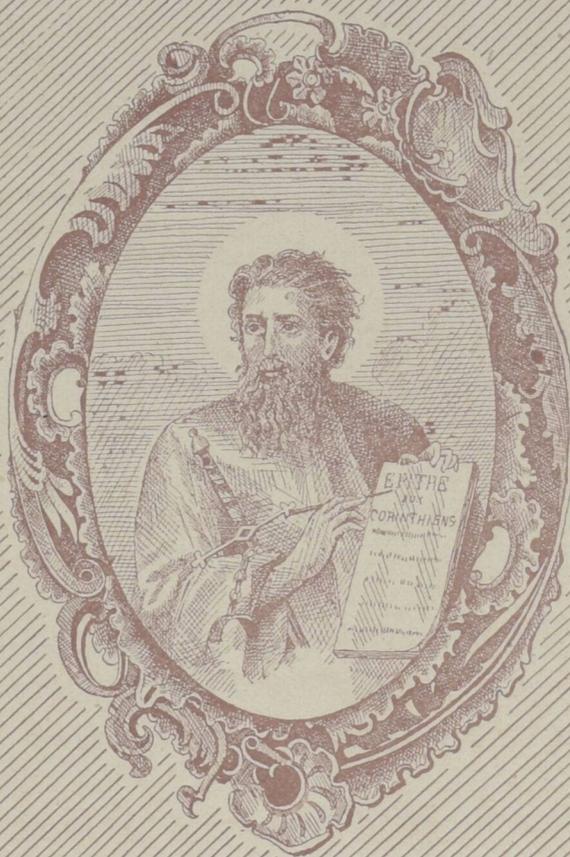


Vol 2, No. 5

L'APÔTRE

Québec, Janvier 1921

L'APÔTRE



Abonnement \$3.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

TEXTE

Page		
161 —	Les Églises aux abois.	J.-Albert FOISY
163 —	César et sa galette (<i>Conte Canadien</i>).	Le Vieux MÉNESTREL
165 —	Le Refuge Dom Bosco	Edouard-V. LAVERGNE, ptre.
169 —	Nos traditions.	Mgr LATULIPE.
172 —	Ce qu'on pense de nous.	(<i>L'America</i> .)
175 —	Les pieds sur le cerveau.	Pierre l'ERMITE
177 —	La grande guerre et ses grandes figures : le général Pershing.	R. Père ALEXIS, cap.
180 —	Les catholiques et le Y. M. C. A.	
181 —	Éphémérides canadiennes : décembre 1920.	
185 —	L'ennui au village.	
186 —	Les maladies de l'enfance : la variole.	Dr FERRAND
188 —	Nos petites misères quotidiennes	G.-B. (<i>La Croix</i>).
190 —	Horreur du cabaret.	
191 —	L'Église et la question ouvrière.	Mgr P. F. ROY
193 —	Lectures pour enfants.	
194 —	Missien de la femme.	Alphonse DÉSILETS (<i>La bonne fermière</i>).
195 —	Devoirs de la maîtresse envers sa servante : Devoirs de charité.	Claire de ROCHEFORT.
196 —	Victime des rayons X.	
198 —	Pour s'amuser.	
199 —	La bibliothéque d'une jeune fille de vingt ans	(<i>Le Noël</i>).
200 —	A dire : Petite église (<i>poésie</i>).	Albert LOZEAU
	La Croix du Chemin (<i>poésie</i>).	ARVOR

ILLUSTRATIONS

166 —	Le Refuge Dom Bosco, rue des Prairies, Québec.
166 —	Groupe d'enfants du Refuge Dom Bosco et M. l'abbé Philippon.
168 —	Le dortoir qui servait en même temps de chapelle.
168 —	Le réfectoire et quatre sœurs tertiaires.
173 —	Le Prince de Galles et le R. Père Dandurand, O. M. I.
177 —	Le général Pershing.
181 —	Sir John Oliver, premier ministre de la Colombie Anglaise.
182 —	Mgr J. Hallé, Vicaire apostolique de l'Ontario Nord.
183 —	Le Collège de Ste-Anne de la Pocatière, avant et après le feu.
189 —	Mgr Eug. K.-Lafamme, curé de la Basilique.
185 —	Mgr R. Lagueux, curé de St-Roch, Québec.
185 —	Le Rev. Père Mordasini.
197 —	La Rivière Montmorency. Les marches naturelles.

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “ l'Apôtre ” est de \$3.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME II

QUÉBEC, JANVIER 1921

No. 5

Les Églises aux abois

UNE dépêche ainsi conçue paraissait dans les journaux du 28 décembre dernier :
" Boston, Mass., 28 — L'évêque William Lawrence, du diocèse épiscopalien protestant du Massachussets, à une conférence des diverses sectes tenue ici hier, a parlé en faveur d'une union des Eglises qui comprendrait l'Eglise catholique et les églises orientales. L'évêque Lawrence a basé son plaidoyer sur la conférence de Lambeth qui a suggéré l'échange des ministres entre les diverses églises et la reconnaissance de l'ordination de chacune des sectes par toutes les autres. "

En d'autres termes, les sectes protestantes demandent que toutes les religions s'entendent, s'unissent et acceptent comme principe fondamental de cette union qu'un ministre d'une secte quelconque puisse aller célébrer et prêcher dans tous les temples, catholiques, schismatiques ou protestants.

Une telle demande de la part des protestants peut partir d'une bonne intention mais elle dénote une conception singulière de la foi et des devoirs qu'elle impose.

* * *

Que le protestantisme ait failli lamentablement dans l'œuvre de sanctification des peuples, but unique de toute religion, c'est un fait universellement admis.

Il n'est pas nécessaire de sortir des autorités protestantes pour le démontrer abondamment. Le " Canadian Courrier ", de Toronto, l'an dernier, a ouvert ses colonnes à une enquête sur le

christianisme protestant dans la sanctification des peuples.

Une enquête tenue aux Etats-Unis par des protestants de New-York, a démontré que 40% de la population de ce pays ne faisaient partie d'aucune religion et qu'une forte proportion n'avait même pas la moindre notion de l'existence de Dieu.

Pourtant aux Etats-Unis, les catholiques comptent pour plus de 17% de la population totale, ce qui fait que la moitié du reste est sans religion.

Ce mouvement de consolidation des religions a donc pour but de coordonner l'action du christianisme et d'intéresser le peuple à fréquenter les églises.

Il part donc d'un bon naturel ; mais malheureusement, il repose sur un principe essentiellement faux, ce qui condamne ce mouvement à une mort prématurée.

* * *

Le faux principe sur lequel repose l'union projetée des Eglises, est celui qui met sur un pied d'égalité, la vérité et l'erreur.

L'union projetée demande que n'importe quel ministre soit autorisé à prêcher dans n'importe quelle église et que n'importe quel chrétien soit admis aux sacrements de n'importe quelle religion.

Ainsi, nous pourrions avoir, dans une église catholique un prédicateur qui ne croirait pas à la présence réelle de Jésus Christ dans la sainte Hostie ; ou bien un ministre qui parlerait de la mère de Dieu et nierait son Immaculée Conception.

Est-il possible qu'en même temps aient raison, le catholique qui croit ces deux vérités fondamentales de notre religion et le protestant qui les nie ?

Cette divergence de vues sur des questions d'importance primordiale ne se produirait pas seulement entre catholiques et protestants ; elle se ferait

sentir à tous les degrés de la gamme du protestantisme.

* * *

Un fait assez récent montre bien le vice de l'application de ce faux principe, provenant du libre examen.

Il y a quelques mois, un évêque des plus distingués de la secte épiscopaliennne, l'évêque Kinsman, du Delaware, descendait de son siège épiscopal, à cause des propositions contradictoires acceptées comme l'expression de la vérité, au sein même de sa propre église.

La lettre de démission touchait plusieurs points de la doctrine. Le principal était celui de l'ordination.

Il écrivait à ses collègues de l'épiscopat : " Comment puis-je, en toute sincérité, moi qui crois que l'ordre est un Sacrement, aller ordonner des clercs qui refusent de croire cette vérité ? De plus, comment puis-je rester plus longtemps à la tête d'une église quand certains de mes collègues de l'épiscopat soutiennent que l'ordre est un sacrement et que d'autres, aussi nombreux, soutiennent le contraire, pendant que l'assemblée plénière des évêques autorise également la foi à l'une ou l'autre de ces opinions contradictoires ? "

Et l'évêque Kinsman, devant ces inconséquences a cherché la vérité intégrale et ne l'a trouvée enfin que dans la religion catholique où il est entré.

Le bon sens veut que la vérité soit une. Ou bien l'ordre est un sacrement et tous doivent l'accepter comme tel ; ou bien, ce n'est qu'un symbole sans importance ; alors l'assemblée des évêques doit imposer cette opinion à tous.

Au contraire, parce que, dans le protestantisme, chacun est libre de croire ce qu'il veut, on admet comme vérités deux choses qui se contredisent formellement. Il ne faut pas être très averti pour comprendre qu'une religion aussi peu sûre de son credo, aussi élastique dans sa règle de foi, ne peut prétendre à exercer d'autorité sur les consciences.

Aussi, c'est l'anarchie complète en matière de foi dans le protestantisme, anarchie qui mène à la désorganisation morale, car, quoi qu'on dise, il n'y a pas de morale possible, sans les dogmes et dans le protestantisme il n'y a pas de dogme dont l'existence soit assurée.

* * *

L'Eglise catholique ne peut se commettre avec ces partisans de l'erreur. Eclairée par l'assistan-

ce divine, la religion catholique guide ses fidèles infailliblement dans la vraie voie.

Au simple point de vue humain, le seul que les protestants puissent envisager, le catholicisme est incontestablement supérieur au protestantisme à cause de l'unité de sa foi.

Le credo catholique au Canada est le même qu'aux Etats-Unis, en France, en Chine ou en Afrique. Les articles de foi que les apôtres ont donnés aux fidèles de leur temps ont été conservés intacts : les vérités pour le triomphe desquelles les martyrs sont morts à Rome et partout, aux premiers temps de l'Eglise, sont encore aujourd'hui, pour le monde catholique les vérités fondamentales de la foi.

D'autre part, les obligations et les devoirs que ces vérités imposaient aux chrétiens des catacombes restent encore aujourd'hui le faisceau des devoirs que les catholiques doivent remplir pour mettre leur conduite en accord avec leur foi.

C'est cette continuité ininterrompue de la tradition dans la foi et la morale qui a conservé à l'Eglise catholique son autorité surnaturelle sur les fidèles et son influence extraordinaire sur les autres.

Que les sectes protestantes veuillent s'unir à la force vivante et agissante du catholicisme cela se comprend.

Mais, elles ne peuvent exiger que la vérité s'abaisse jusqu'à l'erreur pour épouser sa cause : elles ne peuvent demander que la religion déplaie à Dieu pour plaire aux hommes.

Si le protestantisme veut sincèrement l'union complète des Eglises qu'il incline son intelligence devant la vérité révélée, qu'il soumette sa volonté à l'autorité infaillible du vicaire de Jésus-Christ et l'union sera parfaite.

Que le protestantisme, par la foi et l'amour, s'élève jusqu'au catholicisme, l'union sera possible : mais qu'il n'espère pas que le catholicisme descende jusqu'à la folie du protestantisme pour une union impossible.

J.-Albert FOISY.

PAS TOUT A LA FOIS

Chez un profiteur :

— La femme : — Dis donc Gustave, les gens se plaignent ; il faudrait songer à diminuer le prix du pain.

— Le mari : — Patience ! nous diminuons déjà le poids, on ne peut pas tout faire à la fois.

César et sa galette

CONTE CANADIEN

Sur le comptoir de la grande pâtisserie, au milieu des piles de gâteaux suant le beurre, des feuilletés, des tartes et des croquignoles, Mlle Irma Laverdure accoudée, s'absorbait dans la lecture d'un roman sensationnel au point d'oublier tout ce qui l'environnait. Elle ne savait pas à ce moment si elle était à Québec, si la rue St-Joseph là devant le magasin était bien blanche de la neige du nouvel an ; elle n'entendait pas le tonnerre saccadé des énormes chars électriques ni le cahot dur des voitures d'hiver, ni les sonnailles des harnais cadançant leur tintement au trot des attelages ; elle ne voyait pas, en cette veille du jour des Rois, les gens affairés, courir vers les grands magasins de St-Roch ou en revenir les bras chargés de paquets multiformes, ni les gamins se poursuivre joyeux le long des trottoirs en menant bruyamment au bout d'une corde, leurs petits traîneaux de bois.

Raisonnablement, Mlle Irma Laverdure ne pouvait voir ni entendre. Pensez donc, elle en était au moment le plus palpitant de l'histoire, celui où l'héroïne persécutée ferme la bouche à son bourreau en ouvrant une fenêtre et en se jetant dans le vide

Rien autre n'existait pour elle ; aussi la porte du magasin ouverte, puis refermée, ne parvint-elle pas à détourner l'attention de Mlle Irma. Il fallut cette sorte d'intuition, infailible chez une demoiselle, de la présence d'un jeune homme pour la distraire de sa passionnante lecture. Elle leva lentement les yeux et aperçut d'abord une paire de bottines en cuir fauve, longues et se terminant en une pointe effilée comme l'avant d'un sous-marin. Elles étaient veuves de caoutchoucs car cela eut sans doute nui à l'aspect engageant de la bottine, et puis il est peu probable qu'on eut trouvé dans le commerce des caoutchoucs aptes à constituer une cale sèche pour les sous-marins que contemplait Mlle Irma.

Emboitant les bottines une paire de guêtres d'un gris agonisant étaient retenues par des sous-pieds et closes par de mignons boutons de nacre. Les guêtres susdites menèrent l'œil de Mlle Irma au bas d'un pantalon rayé lequel eut

normalement dû atteindre le haut de la cheville, mais qui était encore relevé de façon à découvrir au dessus de la bottine et de la guêtre une chaussette de soie verte. L'avant du pantalon, coupé en deux par un pli impeccable complétait l'aspect d'une étrave de navire.

A ce début d'examen, fait en bien moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Mlle Irma ne se trompa point : l'homme qui venait d'entrer était quelqu'un d'élégant. Elle poursuivit son inspection de bas en haut et atteignit bientôt la base très évasée d'un pardessus de drap couleur militaire. Cette base montait se rétrécissant graduellement jusqu'à la taille puis allait s'évasant de nouveau, en sorte que l'ensemble avait une allure fort coquette de sablier destiné à mesurer le temps de cuisson des œufs bouillis. Au sommet du pardessus, à deux épaules s'adaptaient des manches étroites terminées par des mains gantées de laine couleur beurre frais, et l'une de ces mains se prolongeait encore en une canne de jonc noirâtre, à pommeau garni d'argent, tandis que l'autre tenait un paquet allongé. Le pardessus largement échancré à l'encolure laissait apercevoir, dans l'encadrement d'un cache-col gris perle (nuance des guêtres) une cravate sang de bœuf, jaillissant d'un col blanc, savamment lustré, et dont la hauteur, aux pointes antérieures dépassait à coup sûr, trois pouces.

De ce col étroit émergeait un cou rouge brique à force d'être étranglé, et porteur d'une tête assez banale malgré le soin très apparent pris pour la soigner. Le visage était complètement glabre, sauf sous le nez prolongé, où quelques duvets châtain se groupaient en deux îlots comme un tréma. Sur les joues et le menton, des traces de poudre apparaissaient et la chevelure soigneusement lissée et ramenée en arrière au moyen d'un peigne toujours disponible, était surmontée d'un chapeau mou légèrement velu, du même gris que le cache-col et garni d'un ruban presque blanc. Mademoiselle Irma Laverdure n'avait pas perdu un détail de cet ensemble " dernier cri " et, tout de suite, elle avait reconnu M. César, M. César qui possédait un répertoire complet de vêtements, de cravates et de chaussures pour toutes circonstances, M. César l'arbitre des élégances de St-Roch, M. César que toutes les demoiselles de magasin connaissaient sur la rue St-Joseph si bien que celle qui n'eut pu le désigner lorsqu'il

passait devant la vitrine se fut crue déconsidérée, M. César que l'on s'arrachait dans les patinoires et les salles de danse, M. César dont tous les jeunes gens copiaient les toilettes, M. César qui "lançait" telle marque de cigarettes, M. César enfin !

Mais en ce moment M. César n'était pas dans ses moyens habituels. Il semblait désemparé et, du haut de son cou, sa tête se tournait dans toutes les directions semblant vexé de ne point trouver ce qu'il cherchait. Son désarroi manifeste fit sourire intérieurement Mlle Irma car elle savait fort bien qu'il venait voir Mlle Rose, la jeune et pimpante vendeuse engagée pour le temps des fêtes et qui monopolisait, pour l'instant, les assiduités de M. César. Même ce paquet qu'il tenait de la main gauche était, il n'y avait pas de doute, une gerbe de fleurs destinée à agrémenter la visite.

La déconvenue de César amusait énormément Mlle Irma et cela d'autant plus que pour elle-même, les prétentions à la jeunesse trahies encore par sa coiffure et sa toilette, étaient bien près d'être périmées, et qu'elle n'était pas fâchée de voir infructueuse une démarche dont elle n'était pas l'objet. Elle interrogea l'air obséquieux.

Pour vous Monsieur ? . . .

La question, en rappelant César à la nécessité d'une décision immédiate, le gêna davantage encore. Il se sentait ridicule car, ayant téléphoné un peu avant de venir, l'absence de Mlle Rose était bien voulue et le mettait dans la position du Monsieur qui vient de recevoir un soufflet sans pouvoir le rendre.

— Je voudrais, fit-il, un gâteau.

— Quel genre . . .

— Eh bien ! je ne sais pas trop . . . voyons . . .

Mlle Irma voyant son embarras, lui tendit la perche . . .

— Une galette des Rois . . . peut-être ? . . .

Ce fut le trait de lumière pour César, il se rappela que c'était demain les Rois et s'empressa de répondre :

— C'est cela ! une galette . . . une belle galette.

Il acheta royalement une galette de 50 sous, attendit qu'elle fut enveloppée et sortit précipitamment suivi par le regard narquois et le sourire de Mlle Irma.

Une fois dehors, nouvelle perplexité. Que faire de la galette ! Il était 3 hres de l'après-mi-

di : il avait au programme plusieurs courses, un diner avec des amis, une séance aux vues, un tour dans une salle de danses, toute ces choses qui remplissent la vie des jeunes gens "chie" et qui, décemment ne se pouvaient remettre. Il ne rentrerait donc chez lui que fort tard. D'ici là que faire du bouquet ? et surtout de la galette ?

Soudain César eut une inspiration : il passait devant l'église de Jacques Cartier. Il y entra et alla déposer à la crèche sa gerbe de fleurs, puis, se retournant, il avisa un garçonnet, have, les vêtements plus qu'usés et qui semblait être venu là surtout pour se donner un peu de chaleur. César, discrètement, lui mit entre les mains sa galette et sortit.

Depuis ce jour, affirme-t-on, sa vie est moins vide et moins inutile. Chaque année, la veille des Rois, il ne manque pas d'acheter deux galettes, l'une qu'il donne à un pauvre et l'autre qu'il rapporte à la maison où Mlle Rose, devenue Mme César, la reçoit en souriant et fait grignoter à ses jolis bébés.

Et voilà comment, depuis quelques années dans l'une ou l'autre des pauvres demeures du bas Québec, on mange de la galette, le jour des Rois.

C'est une bonne action, dont il sera tenu compte à M. César, mais aussi un peu à sa femme, qui indirectement en a le mérite avec celui, très appréciable aussi, d'avoir contribué à faire d'un jeune fat, un homme utile.

Le VIEUX MÉNESMEL.

SA CARTE

Voltaire était l'ennemi déclaré de Piron qui, comme l'on sait, lui décochait de mordantes épi-grammes.

Un jour il était venu chez ce dernier pour avoir une explication avec lui. Ne l'ayant pas trouvé, il prit de la craie et, sur la porte, écrivit le mot *âne*.

Le lendemain rencontrant Piron, sur la rue il lui cria :

— Hier, je suis allé chez vous.

— Je le sais, répondit Piron ; j'ai trouvé votre carte à ma porte.

Le Refuge Dom Bosco

Il y a de cela, près de trois ans, logeait au presbytère de S.-Roch à Québec, un jeune prêtre à qui son évêque avait confié la charge de faire la classe aux petits enfants qui chantent à la Basilique pendant la messe des Chanoines.

Chaque soir, ce prêtre, quittant l'Académie Mallet où il venait de finir sa classe descendait par le tramway jusqu'aux coins de la rue S. Joseph et de la Couronne. Chaque soir aussi en quittant le tramway il entendait les cris étourdissants des petits vendeurs de journaux qui se tiennent là, plus nombreux qu'ailleurs, mais il n'y avait jamais porté une grande attention.

UN PETIT MISÉREUX

Or, un soir de novembre très froid, où contre le vent qui balayait avec violence la rue S. Joseph de bas en haut, il allait tête baissée, d'un pas rapide vers le presbytère, voilà que devant lui se jette un grand garçon qui lui lance à tue-tête comme un cri de détresse :

“ L'Action Catholique ”, monsieur l'abbé, “ l'Action Catholique. ”

Le prêtre s'arrête : il regarde cet enfant qui vient de lui barrer ainsi la rue. C'est un petit miséreux, à la face blême dont le vent réussit à peine à rougir les pommettes. Il apparait maigriot, presque décharné dans des haillons sordides, qui ne le protègent pas contre les morsures du froid. La tête, toute embroussaillée d'une chevelure longue et crasseuse, est coiffée d'une calotte si sale qu'elle a dû être pêchée quelque part dans les tas d'ordure de la Rivière S. Charles. La chemise sans col, toute ouverte et presque sans manches irait bien à une fervente de la mode “ dernier cri ”. Et soutenue par une mauvaise bretelle, sa culotte se ferme du haut parce que la boutonnière de la ceinture est allée rejoindre le bouton de la bretelle. Les genoux sont nus, et dans des galoches si grandes qu'il a fallu les fixer avec des cordes, flottent les pieds mal chaussés de bas percés aux talons.

— “ Pauvre petit, lui dit le prêtre, tout remué devant un tel dénuement, mais tu vas prendre du mal ”.

— J'en ai pas d'autres reprend l'enfant qui comprenait qu'il s'agissait de ses vêtements.

— Viens me voir, ce soir à 6 heures. Tu ne le regretteras pas.

Et lui donnant son adresse, le prêtre s'éloigne.

LE RENDEZ-VOUS

A 6 heures, le petit malheureux n'eut garde de manquer le rendez-vous. Pour lui, le prêtre s'était arrêté à un magasin et avait acheté des vêtements chauds et de solides chaussures.

Après un lavage qui n'était pas sans besoin l'enfant apparut tout rayonnant dans ses nouveaux habits. Des larmes de joie perlaient à ses paupières.

— “ Bien, maintenant, mon petit, il faut me payer ” !

— Payer ! dit-il regardant le prêtre avec une sorte d'effarement, mais avec quoi ?

— Avec des prières.

— J'en sais pas.

Et il baissa le tête tout honteux. Peu à peu conquis par la bonté du prêtre, il raconta sa lamentable histoire. Son père les avait abandonnés, ils étaient jeunes. Sa mère, une malheureuse ivrognesse, lui arrachait pour se procurer de la boisson les quelques sous qu'il gagnait à vendre des journaux ; quand il n'en avait pas assez, elle le battait. Son petit frère fait comme lui. Il y a trois ans qu'ils n'ont pas mis les pieds à l'église. “ Le monde dit-il est trop bien habillé, le dimanche, on a honte, on se cache ”.

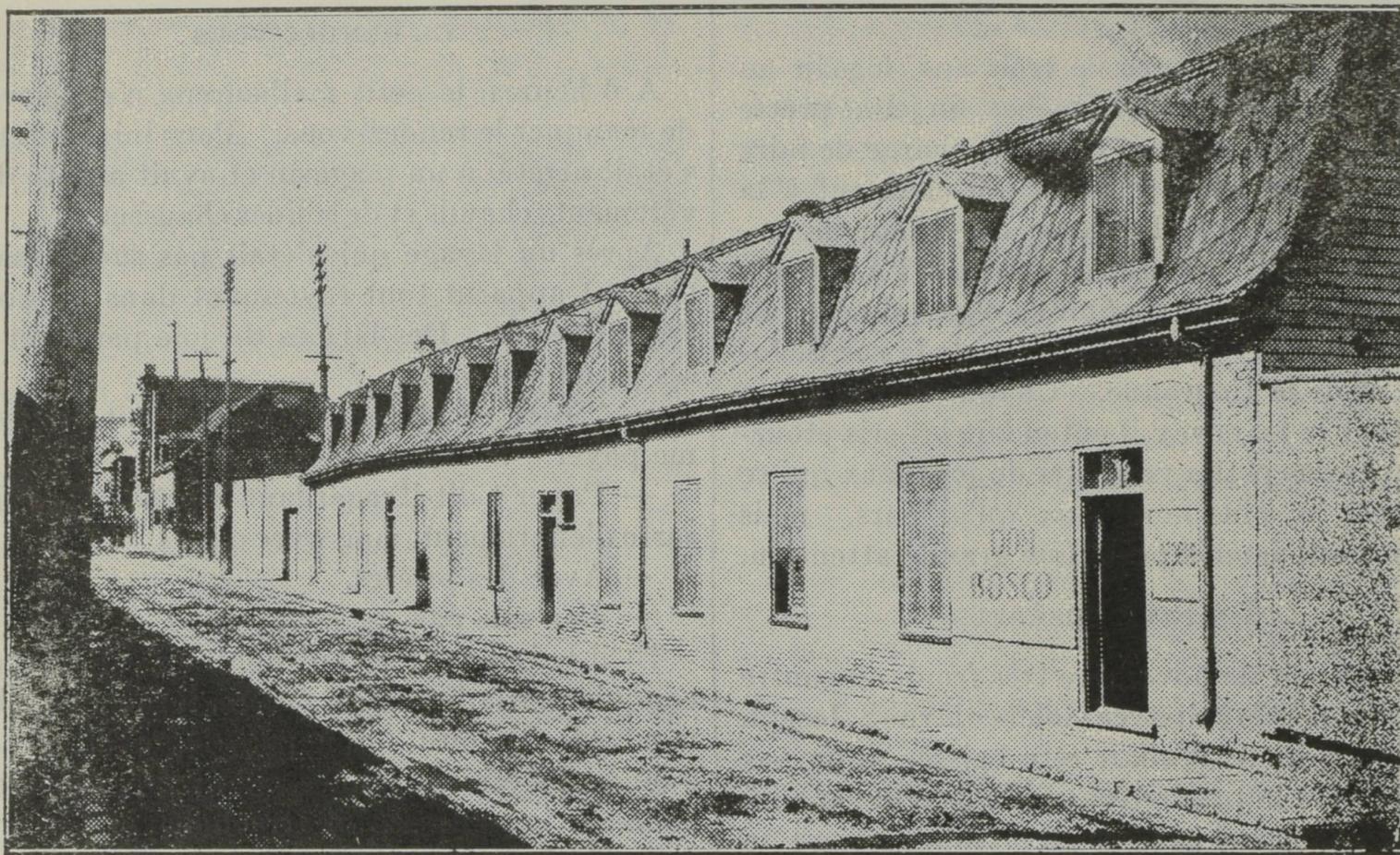
Qui n'aurait été ému devant tant de misères morales, sous tant de misères physiques ? Ce fut pour le prêtre toute une révélation. A lui se découvrait un aspect qu'il ne soupçonnait pas de la vie des pauvres ; l'absence de vie religieuse qui rend encore plus lourde l'absence des moyens de vivre.

Lui dire d'amener son frère, ses petits amis pauvres comme lui, ce fut le premier mouvement de ce cœur de prêtre.

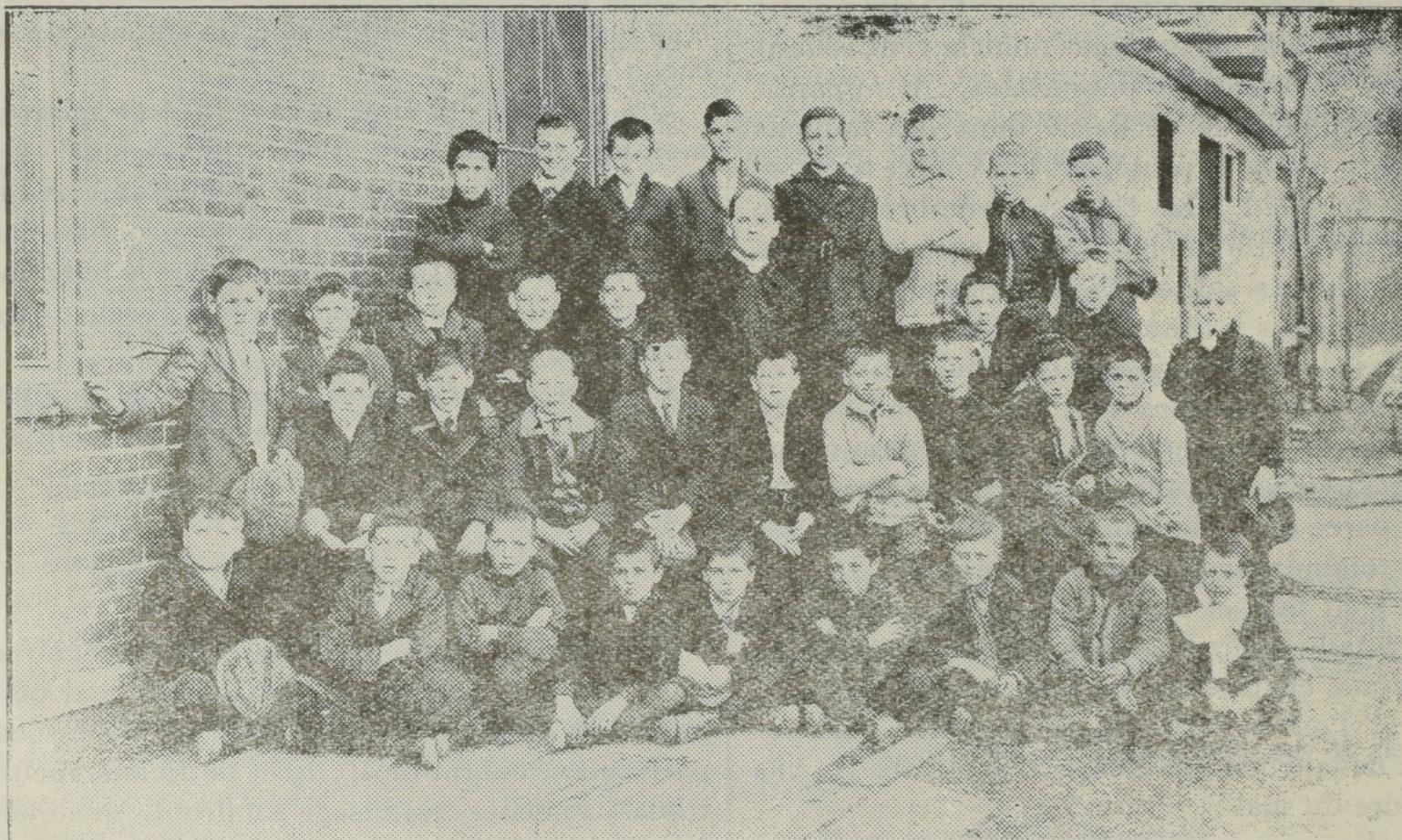
Il n'y résista pas.

LA CLIENTÈLE

Bientôt il vit accourir une clientèle chaque jour plus nombreuse de goussepains mal peignés, à la mine peu rassurante, aux odeurs peu parfumées : enfant de 10, 12 et de 15 ans, rachitiques, anémiés, au visage souffrant, quelquefois timides d'allure, plus souvent effrontés, parlant fort, qui montaient et descendaient d'un pied tapageur et boueux les escaliers du presbytère de S.-Roch.



LE REFUGE DOM BOSCO, RUE DES PRAIRIES, QUEBEC



GRUPE D'ENFANTS DU REFUGE DOM BOSCO ET
M. L'ABBE PHILIPPON, LE FONDATEUR

Cela ne pouvait pas durer. Si peu expérimenté qu'il fut le jeune prêtre s'en rendit promptement compte. Aussi, convia-t-il ses jeunes amis à venir le soir, à sa classe de l'Académie Mallet. Il les y attira et les y garda par des distributions de pommes, de bonbons et de vêtements qu'il entremêlait de prières, de leçons de catéchisme, de cantiques et de chansons.

Mais tant de largesses épuisaient sès finances. Les bonnes mères sont toujours vigilantes. Celle du jeune abbé s'inquiéta : elle finit par lui reprocher ce qu'elle appelait des prodigalités. Un jour, ébranlé par les raisonnements maternels, il entra dans sa chambre et fit au Sacré-Cœur, en substance, cette prière : " Si ma mère a raison je veux le savoir ; si c'est votre volonté que je continue à m'occuper de vos petits pauvres, donnez-m'en la preuve. Dès ce soir je vous conjure de me faire trouver le double de ce que j'ai dépensé pour eux aujourd'hui ".

Le soir il en recevait dix fois plus. Doubter n'était plus permis. L'Œuvre des Petits Vendeurs de Journaux était fondée, et le Sacré-Cœur en devenait l'économe.

DÉVELOPPEMENT IMPRÉVU

L'œuvre continua à vivre : elle grandit... mais non pas sans que le diable n'y vint de temps en temps y mettre le nez.

De ces enfants quelques-uns avaient des bourreaux, des exploiters, ou des complices ; crapuleux garçons de 17 ou de 18 ans, hommes ou vieillards de 40 ou de 60 ans hélas ! Parfois ils venaient se poster sur le passage de leurs victimes, s'efforçant de les reprendre, soit par des promesses, soit par des menaces.

Un soir, l'un d'eux, grand garçon qui portait des cheveux lisses séparés au centre, et rabattus sur le front jusqu'aux yeux, criait à tous les arrivants : Va pas là, il va te montrer à lire". Dans son idée, c'était la suprême menace. Le type aurait donné des consolations aux partisans de l'école obligatoire !

Mais à mesure que le nombre des présences augmentait, l'œuvre changeait non pas : d'orientation, mais de mode. Elle prenait des développements imprévus. Peu à peu les petits vendeurs de journaux ne furent plus la majorité. D'autres enfants accouraient, tous plus pitoyables les uns que les autres ; orphelins martyrisés par que que mégère, — car

les femmes Gagnon ne sont pas toutes au pénitencier — marmoussets dressés à la débauche par leurs propres parents ; abandonnés, contraints à voler pour manger et se vêtir, tous loqueteux et pouilleux, d'une malpropreté non seulement hideuse et infecte, mais parfois infâme, où pullulait une vermine que leur misère aurait ignorée, si le vice ne la leur avait pas communiquée.

A L'HOPITAL CIVIQUE

Il fallait un gîte.

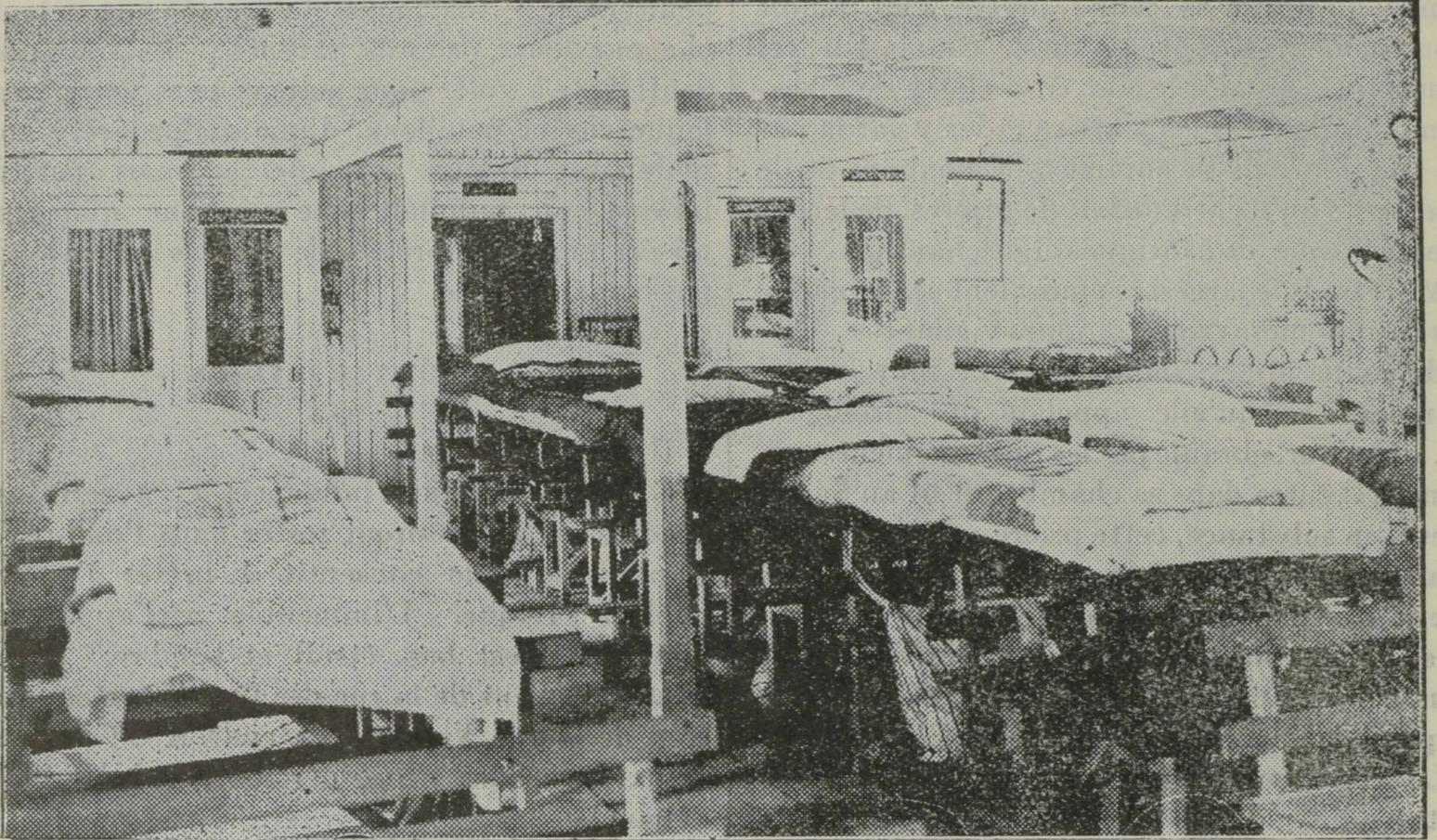
Grâce à certaines influences et à certaines générosités qui désirent rester dans l'ombre, le Conseil de ville consentit à prêter l'ancien hôpital civique. L'immeuble a l'apparence minable, il est bas, étroit et sombre. On le trouve au bout de la rue des Prairies presque au coin de la rue Vallière. L'endroit est pauvre. Deux industries y prospéraient, la bière et la débauche.

Depuis, la bière est seule. Elle a perdu sa sœur que les enfants ont chassée. Les procédés peu diplomatiques, encore moins conciliants qu'ils y ont utilisés, sont des histoires qui ne s'écrivent pas

Aujourd'hui l'hôpital civique abrite une cinquantaine de petits pensionnaires qu'il faut loger, nourrir et habiller, à qui la Commission Scolaire envoie un professeur qu'elle paie, et auxquels s'adjoignent une trentaine d'externes. Son personnel se compose de deux prêtres, M. l'abbé Philippon, fondateur de l'œuvre, et M. l'abbé Matte que S. Éminence a bien voulu lui adjoindre. Il y a aussi cinq personnes qui, vêtues du costume des tertiaires franciscaines, se dévouent à faire la cuisine, à entretenir la maison, à réparer les habits, etc, mais elles ne sont pas assez nombreuses. Elles appellent à leur aide d'autres dévouements.

DES " BOUSCAUTS ".

Comme on le voit il ne s'agit plus seulement de petits vendeurs de journaux mais d'un véritable refuge où trouvent leur réhabilitation et leur salut de pauvres enfants que le vice avait déjà pris ou qu'il guettait. Voilà pourquoi on a pensé en souvenir d'un illustre apôtre de l'enfance misérable appeler l'œuvre, le " *Refuge Dom Bosco.* "



LE DORTOIR QUI SERVAIT EN MÊME TEMPS DE CHAPELLE



LE REFECTOIRE ET QUATRE SOEURS TERTIAIRES

Dans leur " argot ", ignorant complètement l'homme qu'on leur donne comme patron, les petits gars ont déjà baptisé leur maison, " Le refuge des bouscauts ".

Des " bouscauts ". Oui si l'on entend par là des gamins plus ou moins mal peignés et mal trimés, prompts au coup de poing, mais non si l'on entend des rebuts sans cœur et sans élan. 

Car, en ces enfants que la vie n'a pas choyés, à qui tant de soins et de tendresses ont manqué, il y a des ressources extraordinaires. Ils sont capables d'efforts vers le bien, et quelques-uns ont déjà subi de merveilleuses transformations.

"Moi, nous disait l'un d'eux, quand M. l'abbé m'a ramassé sur le chemin, j'en avais grand de sale. A c't'heure, quand j'en ai sali un petit coin je ne le laisse pas moisir ".

Que de traits touchants, actes de reconnaissance ou de charité, nous pourrions raconter. Mais il faut finir.

Comment ne pas être passionné et ne pas parler abondamment d'une œuvre qui va porter la lumière et l'amour à des êtres dont la plupart n'avaient de chrétiens que leur baptême et les autres guère mieux. Presque tous voués au vice, ils seraient devenus la terreur de la société, des voleurs, des pillards, des gibiers de potence : maintenant ils s'acheminent vers la belle et grande vie chrétienne : chairs viles, âmes avilies auxquelles le prêtre est venu, portant les trésors, du Sacré-Cœur, qu'il a " désouillées ", dans lesquelles il a versé comme en des vases précieux la grâce de Dieu.

* * *

L'utilité visible et l'étonnante grandeur du but, l'insuffisance visible et l'étonnante faiblesse des moyens dont l'œuvre dispose encouragent à réclamer pour elle l'aumône des âmes généreuses. A ceux qui s'amusent et vivent dans le luxe sans se soucier des pauvres, qu'on nous permette d'adresser cette parole, de S. Jean Chrysostôme : " O suprême démence ! le Christ se tient à vos portes en habits de pauvres et vous n'en êtes pas touchés " !

Quand nous aurons donné à l'œuvre notre aumône. songeons qu'il lui faudra encore pour vivre, chez ceux qui la dirigent la puissance de la foi, une grande humilité de cœur et par-dessus

tout, un amour du pauvre si surnaturel que rien ne puisse le rebuter, et nous priions pour eux.

Edouard-V. LAVERGNE, *ptre.*

N.-B. On peut adresser des secours à l'abbé Philippon,

Refuge Dom Bosco,

Rue des Prairies, Québec.

Nos traditions

NOUS empruntons à l'" Action Française " l'article suivant de Monseigneur Latulipe, sur " Nos traditions."

Nous conseillons vivement la lecture de cette pièce émouvante au possible ; le cœur du vénérable évêque d'Haileybury, et son amour ardent pour sa race y percent à toutes les lignes.

C'est de ces vénérables anciennes que je viens vous entretenir.

En abordant ce sujet je me sens pénétré d'un sentiment très doux de vénération et d'amour pareil à celui qu'on éprouve en revoyant de loin après une longue absence, le toit de la maison paternelle.

Bah dira quelqu'un — et je le plains sincèrement — ah bah ! nos traditions... est-ce qu'on ne peut pas être franchement catholique tout en se passant d'elles, et serons-nous moins Français pour avoir mis de côté des coutumes surannées qui ont des airs de revenant à la fête de notre vie moderne ?

Ce n'est qu'une boutade, de mauvais goût peut-être, mais qu'on pourrait oublier. Le pire est que, petit à petit, l'idée fera son chemin. Un jour on aura remarqué que la présence du crucifix offusque certains visiteurs qui lisent la bible et qui semblent ignorer le Christ ; et le lendemain, par respect pour Notre Seigneur, on relèguera dans la chambre à coucher la sainte image qui, au temps des ancêtres, avait la place d'honneur au foyer.

On ne s'arrête pas vite en si bonne voie et bientôt on sourira lorsque grand'mère fera naïvement, du bout de son couteau, le signe de la croix sur le pain qu'elle va entamer. Monsieur en aura tant vu qui ne prient plus avant de se

mettre à table, qu'il finira bien par faire comme les autres ; Madame enverra ses souhaits de bonne année à Noël plutôt qu'au jour de l'an ; Jean quittera la ferme pour aller raccommo-der des automobiles à Montréal, et Jeanne, pour avoir l'air d'une autre, portera des talons hauts et des collets bas.

Quant à se signer avant de commencer un travail, à se découvrir au son de l'angélus, à semer des grains bénits dans son champ, à faire le mois de Marie à la grande croix du chemin, vraiment la mode en est passée en beaucoup d'endroits ; et ces mille pratiques, qu'inspirait la foi robuste de nos pères, sont de plus en plus mises au rancart avec les chansons de la Bretagne et de la Normandie qu'on a si bien remplacées par les trémolos de nos Apollons modernes.

J'ai lu, dans un vieux manuscrit, qu'un saint vit un jour, dans une vision, une âme damnée. Il y avait des mouches venimeuses qui voltigeaient autour d'elle et qui la tourmentaient, tandis qu'un monstre horrible lui rongea le sein. Les mouches en tourbillonnant disaient à la victime ! Tu as commencé par nous, et le monstre répondait : C'est par moi que tu as fini.

Le saint crut voir là le commentaire vivant de la parole des Saints Livres : " Celui qui néglige les petites choses finit par négliger les grandes ".

Avons-nous jamais réfléchi que cette parole inspirée est vraie dans tous les ordres de choses ?

La vie du corps ne résiste pas longtemps aux infiltrations, dans les veines, du poison le plus anodin ; celle de l'âme a besoin, pour subsister, des mille pratiques de la piété ; et la vie nationale périt quand on néglige les traditions familiales et les coutumes ancestrales qui lui donnent sa physionomie.

Elle serait longue à faire la liste de ceux qui ont perdu leur nationalité, quelquefois leur religion, pour ne pas s'être assez cramponnés à ce qu'il leur paraissait des choses insignifiantes et dont la négligence a eu pour eux de si funestes résultats.

Le monstre qui a dévoré tant de mentalités canadiennes françaises a eu souvent de sinistres précurseurs. Appelez-les apathie, laisser-aller, coutume, respect humain, naïve admiration pour tout ce qui est étranger, pué-
ril

orgueil de parler anglais : en apparence ce n'étaient que des mouches, mais le monstre suivait et il achevait bientôt ce que la négligence avait commencé.

Ajoutez à cela la conspiration, dans les provinces anglaises, contre tout ce qui est français et, dans la province française, le zèle intempestif de plusieurs pour tout ce qui est anglais et vous aurez une idée des dangers qui nous menacent s'il ne se produit pas chez nous une réaction prompte et efficace.

De grâce qu'on cesse de traiter de détails insignifiants et de minuties scrupuleuses ce qui constitue le fond de notre physionomie nationale.

La gracieuse et touchante allégorie du poète me revient ici en mémoire :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé.
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute ;
N'y touchez pas, il est brisé.

Comme c'est vrai : les gouttes d'eau qui tombent finissent par percer le plus dur granit et une légère fissure peut entraîner la ruine du plus beau monument.

O âme canadienne-française, garde jalousement la fleur de ta beauté. O mes concitoyens, gare aux coups d'éventail qui font de légères fêlures par où suinte et s'écoule l'eau fraîche de nos traditions nationales.

Je ne prétends pas, certes, que ma nation soit plus grande que les autres, mais je l'aime telle qu'elle est ; je trouve qu'elle a des grandeurs et des beautés qui lui sont propres. Et l'expérience est là pour dire bien haut qu'un Canadien qui se fait Anglais sacrifie en pure perte ses allures françaises, car il porte assez gauchement l'uniforme anglais

Parmi les traditions que je verrais disparaître avec le plus de peine est bien celle qui fai-

sait du jour de l'an la fête de nos familles. Dans plusieurs endroits, c'est Noël qui tend à se substituer au jour de l'an.

Certes, Noël est la fête religieuse la plus touchante de l'année et c'est l'une de celles que l'Église entoure de plus de solennité.

En choisissant cette aimable fête pour échanger des vœux et se rassembler au foyer, nos frères de langue anglaise ont fait un choix très judicieux et je suis loin de leur en chercher noise. Mais tout cela n'infirmes pas le fait que les Canadiens français ont adopté un autre jour, lui aussi plein de signification, pour leur réunion familiale et leurs vœux de bonne année, et je ne vois pas vraiment pourquoi nous abandonnerions notre tradition et échangerions notre alerte et joyeuse "Bonne année" pour une traduction à peine française de "Merry Christmas and Happy New Year".

Encore ici nous perdons tout et ne gagnons rien.

Quel beau jour était autrefois le premier janvier dans les familles canadiennes. J'entends encore résonner les grelots qui retentissaient joyeusement lorsque les carrioles arrivaient à travers la poudrerie. Je sens le fumet des viandes fraîches qui rôtaient pour le repas de fête ; je vois le sourire accueillant de mon père et de ma mère. Oh ! la joyeuse poignée de mains qui s'échangeait et les baisers bruyants qui retentissaient chaque fois que la porte s'ouvrait pour donner passage à de nouveaux venus, grands et petits, dont on secouait la neige pendant que des figures rougies par le froid émergeaient de la laine et de l'étoffe du pays. Ensuite c'était la solennelle bénédiction du père qui levait les yeux, abaissait les mains et bénissait sur la terre pendant que Dieu bénissait au ciel.

Le matin, avant l'aurore, les plus petits avaient précédé les absents, et quelquefois, j'en ai souvenance, il y eut presque des combats pour obtenir les étrennes de la première bénédiction.

Heureuse coutume, on me dit que tu tends à disparaître. Au moins tu ne m'accuseras pas de t'avoir trahie. Depuis que j'étais enfant tant que vécut mon père, je t'ai gardé pieusement, et depuis que je suis prêtre, chaque année, avec zèle, je t'ai recommandée à ceux qui dépendaient de moi.

C'était aussi le jour où l'Enfant Jésus apportait des présents aux bons petits enfants. En cet heureux temps le "grotesque" Santa Claus

n'avait pas encore fait son apparition à nos foyers. On pouvait lire un journal sans voir l'image du bonhomme aux cents paquets ; et même on passait dans les villes sans être arrêté par la foule en extase devant le gros homme qui vend des jouets.

Encore une fois pourquoi cette transformation dans nos mœurs ? Elles seraient si gracieuses et si éducatrices les gravures où l'on verrait l'Enfant Jésus venant du ciel, porté par les petits anges, pour visiter ses frères de la terre. Pauvre Jésus, bientôt il n'y aura plus de place pour lui, ni pour ses anges, auprès de nos petits. Dans leurs livres, ce sont des histoires de chats et de chiens qui ont pris sa place et au jour de l'an le voici détrôné par un bonhomme qui engraisse toujours et qui finira par ne pouvoir plus passer que par les cheminées d'usines.

On m'a bien dit que Santa Claus était originairement le bon saint Nicolas. Mais vraiment sous l'accoutrement burlesque dans lequel il nous arrive chaque année, ne faudrait-il pas beaucoup de bonne volonté pour reconnaître le moindre saint du paradis ?

En tout cas au foyer canadien, nous avons meilleur même que saint Nicolas. Et je ne vois pas ce que nous gagnerions à l'échange, surtout si Saint Nicolas s'habille à la Santa Claus et vient supplanter l'Enfant Jésus.

J'ai fini mon humble plaidoyer. J'y ai mis tout mon cœur ; que d'autres le continuent en y mettant leur talent. La chose en vaut la peine.

Que ceux qui en douteraient pensent à l'histoire des mouches et au *Vase brisé* de Sully Prud'homme.

Je ne crains pas de profaner le texte de saint Paul en l'appliquant ici : "Insistez à temps et à contre temps, reprenez, suppliez, menacez, en toute patience et toujours en instruisant". (II, Tim. IV, 2).

A mes chers concitoyens de langue française j'ajoute cette autre exhortation de l'apôtre : "Demeurez fermes et conservez les traditions que vous avez apprises", (II, Thess. II, 14), traditions d'honneur, de probité, de travail, de simplicité. Prenez garde de vous laisser entamer par l'ambition, le sensualisme, le luxe, ces monstres qui ont dévoré tant de nations. Gardez votre langue et votre religion. Soyez ce qu'ont été vos ancêtres et légués à vos enfants un nom toujours français ; et, pour qu'il en soit ainsi, ne laissez pas abattre et surtout n'abattez

pas vous-même les remparts qui nous ont toujours protégés.

Peut-être trouvez-vous que j'exagère, au moins que le danger n'existe pas chez vous. S'il en est ainsi, je vous pardonne volontiers, car j'étais un peu comme vous quand je vivais dans la chère province de Québec.

Depuis que je l'ai quittée, j'ai vu tant de choses que j'ai réfléchi. J'ai vu des parents, — et ils venaient de la province de Québec, — qui parlaient un mauvais anglais et dont les enfants ne comprenaient pas le français ; j'ai vu des hommes et des femmes affecter de parler anglais parce qu'ils avaient honte de paraître Français ; j'ai vu des mères pleurer parce que leurs fils et leurs filles avaient commencé à se faire Anglais et avaient fini par se faire protestants.

Ensuite, quand je suis retourné dans ma vieille province, plus Français que je n'étais quand je l'avais quittée, j'ai été frappé de voir ce que je n'avais jamais remarqué naguère : des enseignes en langue anglaise, portant des noms français, ma langue négligée dans les écoles au profit de l'anglais, et j'ai bondi dans tout mon être quand j'ai entendu crier, dans une langue étrangère, sans même qu'on daignât les traduire, les noms les plus français du siècle de François 1er.

Heureusement nous assistons depuis quelque temps à un réveil. Et l'armée grandit toujours de ceux qui veulent, à tout prix, comme au temps de Macchabées, garder nos traditions et nos droits. Qu'il en soit ainsi, c'est mon vœu le plus cher et ma prière la plus ardente.

ELIE-A., évêque d'Haileybury.

CHEZ VOUS

Invité un jour par Napoléon III dans une journée d'hommes de lettres et d'artistes, Gustave Nadaud, le chansonnier auteur des *deux gendarmes*, se rend aux Tuileries.

L'empereur le reçoit et lui dit fort aimablement :

— Monsieur Nadaud, vous êtes ici comme chez vous.

— Comme chez moi, Sire ; tant pis, j'espérais être un peu mieux.

Ce qu'on pense de nous

OPINION DE L'"AMERICA"



La grande revue catholique des États-Unis, *America*, dirigée par les RR.PP. Jésuites de New York, publiait, dans son numéro du 11 décembre, sous la signature de P. W. Brown, un article intitulé "Canada's sanest Province". C'est un document à lire. Il venge la province de Québec d'une foule de calomnies idiotes et ridicules, méchantes et imméritées que la presse anglaise lui a prodiguées, il y a quelque temps, pour des fins politiques et impérialistes.

On sait que ces calomnies ont été colportées en Angleterre et aux États-Unis, et que, pendant longtemps, il était impossible de faire accepter un mot de rectification.

America rend justice aux Canadiens-français, et c'est un homme qui a visité la province qui parle. Nous espérons donc que nos lecteurs liront ces lignes élogieuses mais vraies :

" Il fut un temps, qui n'est pas loin, où les gratte-papiers atrabilaires et les anglophiles se plaisaient à déplorer la situation arriérée d'une province catholique voisine et de la montrer, lors des manifestations de loyauté et les "powwows" du 12 juillet, comme un horrible exemple de la "domination de Rome".

"Tempora mutantur". Le scribe a cessé de baver ; les orateurs des loges ont rentré leur galimatias ; le silence s'est fait sur le marécage du dénigrement, car on a découvert une province où "la raison règne" ; où l'assistance scolaire est la plus élevée ; où la criminalité est la plus faible ; où les fermes sont les plus productives, les ouvriers les plus économes et les plus satisfaits de leur sort, les industries les plus florissantes, le service public le plus efficace ; où les hommes de profession catholiques ont été à la tête du gouvernement depuis la confédération à raison de leur seule éducation supérieure. Et voilà la peinture que trace de Québec la plume d'un fervent presbytérien, l'un des plus grands éducateurs du Canada, le docteur McPhail. William Moore, descendant d'un loyaliste de l'empire, auteur du "Clash" scandalisa récemment ses compatriotes en leur disant carrément de faire un pèlerinage à la "vieille capi-

tales " pour y apprendre l'honnêteté et les bonnes manières ; et un autre protestant convaincu dans *Bridging the Chasm* adjure les fanatiques haut-canadiens de se couvrir de sac et de cendres en expiation de leurs péchés de dénigrement.

" Pour ceux de nous qui connaissent le Canada-français ces révélations ne veulent pas dire grand'chose ; car des années de séjour, des liens intellectuels et un contact prolongé nous ont appris à aimer et à admirer les institutions de ce peuple dont les ancêtres de Bretagne, Normandie, Touraine, Guyenne et Gascogne

apportèrent sur les rives du Saint-Laurent, il y a plus de trois cents ans, la foi, la culture et la dignité qui pendant des siècles ont caractérisé la nation la plus policée d'Europe. On retrouve aujourd'hui dans la province de Québec " la vie seigneuriale " que Philippe de Gaspé décrit si pittoresquement et en véritable artiste dans ses *Anciens Canadiens*. Le manoir existe encore, bien

que les censitaires du temps passé n'en dépendent plus, et il fait rayonner la culture et l'affabilité sur son voisinage. Le Seigneur n'est plus ; mais l'" habitant " reste. Pour comprendre ce que l'" habitant " représente il faut se rappeler que le Canada français n'est pas un pays né d'hier. Découvert par Cartier en 1534, il devint officiellement un apanage de la France dès les premiers jours du XVIII^e siècle ; et les fleurs de lys y flottèrent d'une extrémité à l'autre jusqu'à la conquête par l'Angleterre, en 1759. Bien que condamné à mort, le Canada Français était destiné à ne pas mourir ; il y a une continuité parfaite entre le présent et le passé de l'histoire canadienne-française. Ici la vénérable France d'avant la Révolution

s'est retirée, non pas pour mourir, mais pour revivre ; car dans la province de Québec et ses ramifications vivent les représentants d'une race qui s'est éteinte en France après l'âge d'or du Grand Roi.

" Sur les bords du Saint-Laurent et dans la forêt de la Nouvelle-Écosse (Acadie), jusqu'aux Rocheuses et au-delà, les indices d'une civilisation antique et avancée apparaissent dans le langage, les mœurs et les coutumes du peuple. Regardez où vous voudrez, de la Nouvelle-Orléans à la Baie d'Hudson, du Maine à l'Orégon,

vous trouverez des traces des voyageurs qui ont ouvert les sentiers qui plus tard devinrent des voies nationales.

" Le hameau canadien, excepté dans son apparence matérielle, est la paroisse paisible et pittoresque de la Gironde ; et son prétendu " patois " est, sans changement le verbe de l'âge d'or de la littérature française. Les habitants qui vivent au hameau ont la taille, la vigueur et la

virilité d'un peuple qui dans la vieille France a été en grande partie victime des passions révolutionnaires. Ils sont d'une race vigoureuse et prolifique qui possède toutes les vertus et peu des vices de la Gaule natale. Ils sont économes ; et ils sont une force dans le pays ; ils sont imbus d'esprit de corps et d'énergie expansive ; ils sont prompts à comprendre et adroits à tourner à leur avantage les institutions politiques que peut-être ils n'auraient pas d'eux-mêmes inventées. Ils sont un tronc robuste et il n'y a aucun signe de décadence dans leurs rejetons.

" Intellectuellement les " habitants " sont alertes et vifs à comprendre, plutôt imaginatifs que profonds, et doués d'une grande activité et de ressources inépuisables. Ils sont



LE PRINCE DE GALLES ET LE
R. PÈRE DANDURAND, O. M. I.

essentiellement des pionniers et ils manient la hache toujours comme des hommes dont c'est la mission d'abattre la forêt et de fonder un foyer. La religion est mêlée à chaque acte de leur vie et notre Mère l'Église n'a pas d'enfants plus fidèles, plus loyaux, plus dociles que les *habitants*. Ils sont intensément conservateurs et fermement attachés aux vieilles coutumes.

“Le visiteur dans le Canada français, s'il est tant soit peu observateur, doit réaliser qu'il est chez un peuple différent par sa vie, sa langue et ses institutions des autres groupes qui habitent le Canada. Il y a ici un milieu qui explique le phénomène unique d'un peuple qui pendant plus de trois siècles a conservé absolument intacte son homogénéité parmi des facteurs de désagrégation. Les Canadiens-français ont constamment et avec persistance résisté à l'assimilation ! Ils ont continué à augmenter et à se multiplier, non seulement dans leur territoire, mais ils se sont répandus de l'est à l'ouest, laissant leur empreinte sur la carte de l'Amérique, de la Nouvelle-Angleterre à la côte du Pacifique.

“Et leur progrès ne s'est pas confiné au développement matériel ou national ; ils ont produit une littérature qui a un cachet propre et dont les commencements remontent à “l'ancien régime”. Aucune autre région du continent américain n'a autant cultivé les muses de la chanson et de la poésie ; aucune ne l'a dépassée dans le domaine de l'histoire. Aujourd'hui si l'on veut se documenter sur le Mississippi et le grand Ouest il faut se transporter à Québec pour le faire. Les archives de Québec contiennent des documents précieux et conservés avec soin qui sont généralement mis à la disposition du chercheur. Récemment l'auteur en a fait l'expérience personnellement, grâce à la courtoisie de l'archiviste du palais épiscopal qu'un historien de l'Ouest appelle “une encyclopédie humaine de faits historiques”. Un autre chercheur parle ainsi des archives de Québec.

“Il y a plus de patriotisme canadien aujourd'hui dans Québec que dans aucune autre province du Dominion, si patriotisme canadien veut dire compréhension du passé et du présent du pays, conservation de ses annales et monuments historiques et non pas la vaine rhétorique et l'idiotie fanfaronne de ceux qui s'assèchent la gorge à crier du matin au soir pour le “Old Flag” et ses pirateries impériales. C'est ce

patriotisme qui a fait de Québec la partie du Dominion la plus riche en littérature.”

“La crainte du crayon bleu du directeur commence à me hanter ; forcément je dois passer sous silence beaucoup de faits d'une histoire intéressante, et ne donner qu'un résumé des autres phases du développement canadien français.

“Lors de la conquête, la population française du Canada ne comptait que 60,000 âmes ; aujourd'hui elle est de 2,250,000 âmes. Nous avons entendu l'honorable L.-P. Pelletier déclarer au cours d'un brillant discours prononcé au dévoilement du monument Cartier, au Parc Montmorency, dans l'après-midi du 6 septembre : “Le pauvre petit peuple abandonné en 1760 sur les rives du Saint-Laurent a été l'enfant du miracle. L'ennemi d'hier a été son salut.”

“Depuis que les lis des Bourbons lui ont été enlevés la devise de Québec a été et sera : “Nos institutions ; notre langue ; nos lois.” Voilà le grand secret de son succès, car aujourd'hui le berceau de l'ancien régime est la province qui tient la tête dans la plus grande des colonies de l'Angleterre. Diffamée, caricaturée, dénigrée, elle marche glorieusement de l'avant sous l'égide protecteur de l'Église catholique.

“La province de Québec est la première du continent américain pour le nombre de ses organisations industrielles catholiques ; et la cité de Québec possède depuis des années un journal quotidien dont le titre même indique le but, *l'Action Catholique*. Il a, je crois, 40,000 abonnés. Dans les limites de la province des “Unions ouvrières” et des “Unions agricoles” assez semblables aux “Boerenbond”, “Hanze” et “Volksbond” de Hollande, sont établies dans les grands centres et le ci-devant idéal des ouvriers, l'union internationale, a été supplanté par le syndicalisme catholique. Dans ce grand mouvement trois grandes organisations sont le plus en vue, la “Fédération ouvrière de Chicoutimi”, la “Corporation ouvrière catholique” des Trois-Rivières et divers groupes d'unions nationales sous la direction du “Conseil national des métiers” de Québec.

“Labor Day” s'appelle à Québec la “fête du travail” et c'est une fête dans le sens catholique du mot. L'auteur a eu le bonheur de prendre part à sa célébration, en septembre. Le dimanche, veille de la grande fête, il y eut cérémonie spéciale à l'église de Saint-Sauveur,

à laquelle assistèrent des milliers de travailleurs catholiques. Je n'avais jamais vu pareille manifestation de la foi de l'ouvrier. Tous reçurent la Sainte Communion et l'attitude des hommes était merveilleusement recueillie. Un éloquent jésuite fit un sermon enlevé; il fut écouté avec une attention religieuse par l'immense foule. En terminant, il dit :

“ C'est l'esprit de l'Internationale qui, en ces derniers temps, a failli amener la guerre civile au pays. C'est l'esprit de l'Internationale qui a dominé lors de la grève de Winnipeg. C'est l'esprit de l'Internationale qui a agité les autres provinces. C'est l'influence de l'Église catholique qui a dirigé les organisations ouvrières de la province de Québec et qui nous a mérité de nos pires ennemis le titre de “ peuple le plus sensé ”.

“ Saluons Québec. Hats off to Quebec ”!..

Les pieds sur le cerveau

A Monsieur “ Pierre l'Ermitte ”,
5, rue Bayard, Paris-VIIIe.

Vous allez être étonné que je vous réponde longuement et aussitôt.

C'est que j'ai changé de situation. J'ai maintenant du temps, de l'argent, et déjà un doigt de graisse...

Je vous vois d'ici!... Stéphane Déchargnat, un jaune sac d'os... de la graisse...? Pas possible!...

Si!... Tout arrive, même la graisse!

Seulement, je vous dois quelques explications; les voici :

* * *

J'étais donc — et je suis encore, — chez les Puyraux.

Bachelier ès lettres, ès sciences, et licencié comme vous savez, j'y ai débuté à 125 francs avec deux élèves. Puis, en réclamant inlassablement, j'ai progressé à 150, 175, 200, 225.

Là, ce fut le bec de gaz, comme dit Homère. Les domestiques ne crachaient pas sur moi, car tout coûte cher, mais de quel œil de commiséra-

tion ils me regardaient monter l'escalier avec des bouquins de grec et de latin!...

Naturellement je tirai le diable par la queue, et souvent, à la fin du mois, elle me restait dans la main.

Un jour tel un éclair, une idée m'illumina.

Le gros chauffeur était malade... albumine.

Alors, à forfait, pour cinquante francs, j'appris à conduire — c'est facile comme tout.

* *

Et je devins féroce.

Chaque soir, à son retour je devisageais le chauffeur.

Il devint jaune clair, puis citron, puis jaune sombre... je le voyais descendre... descendre.....

Je comptais les jours.

Un beau matin, il ne se leva pas.

Précisément, ce jour-là, les Puyraux avaient projeté une grande excursion aux ruines de Coucy.

Vous jugez du désappointement!

Madame tapait du pied: mes deux élèves dont je rapportais les versions grecques corrigées fondaient en larmes; Monsieur sacrait en mâchonnant un cigare.

* * *

Je jugea l'instant “ psychologique ” et, m'adressant à toute la famille qui remisait déjà ses préparatifs de départ, je fis mes offres de service...

— Vous savez conduire ???

— Comme “ Bibendum ” lui-même.

— Votre certificat et votre permis...?

— J'ai tout!

Et j'exhibai mes papiers...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit...?

— Mais la question alors ne se posait pas.

Aujourd'hui, c'est différent... Et j'ai l'honneur de solliciter un changement de situation... c'est-à-dire de passer chauffeur...

— Vous ne seriez plus précepteur?

— Non, cela demande vingt ans d'études, et ce n'est pas payé; tandis que chauffeur!!...

Le mari et la femme se regardèrent.

— Allons toujours à Coucy, nous verrons ensuite... Vous êtes sûr de vous, au moins...?

— Absolument sûr ! Vous comprenez . . . je suis au volant, je serais le premier tué . . .

* * *

Le voyage se passa très bien, je ne fis massacrer personne ; d'autres excursions suivirent, et maintenant, me voici, en titre, un chauffeur distingué, poli, envié.

Parfois, j'entends une dame dire à une autre dans la voiture :

— Ma chère, il est licencié ès lettres . . . C'est un délice ! . . . Jamais un gros mot . . . et il explique si bien les sites en passant !

J'avais 225 tout sec.

J'ai maintenant 500, logé, nourri, habillé, gâté à la cuisine, plus les vieux pneus, les petites grattes admises ; je me repose des journées entières ; je fais des voyages délicieux, et je récupère chaque jour une pâte cérébrale dont je n'ai plus que faire.

On m'a parlé d'une autre famille qui aura bientôt besoin d'un chauffeur . . . Si vous connaissez un forçat des lettres, je serai heureux de l'aider à briser ses chaînes . . . ?

Veillez agréer mes meilleurs et respectueux sentiments . . .

STÉPHANE
ex-Déchargnat.

* * *

A Monsieur Stéphane, ex-Déchargnat chauffeur chez M. Puyraux.

Vous avez cru m'écrire une lettre très drôle ; elle m'a navrée.

Ainsi voilà où aboutit toute une vie de haut travail . . . à quelque chose que vous auriez pu faire à l'âge de quinze ans !

Je sais bien ! . . . il y a cette nécessité de gagner de l'argent, et combien il serait désirable que les situations libérales fussent pécuniairement plus honorées !

Autrement, où allons-nous ?

Tout simplement à la barbarie.

Supposez que tous les lettrés fassent comme vous . . . Alors disparaît de la France la beauté et la douceur de vivre. Il n'y aura plus ni livres, ni traditions, ni théâtres ; l'effort littéraire de quinze siècles est brisé ; notre vieille langue, si amoureusement perfectionnée par l'étude

et le goût de nos ancêtres n'a plus de gardiens ; le piédestal d'art d'où la France, pays de la pensée, rayonne sur le monde, s'effondre.

Les savants eux-mêmes disparaîtront peu à peu, découragés de voir les pieds au-dessus du cerveau.

Et après les savants, toutes les industries conditionnées par eux. Vous tuez la poule aux œufs d'or.

Je sais que vous n'êtes pas le seul à devenir chauffeur, ou livreur, ou cuisinier. Autrefois, c'était le veau d'or ; aujourd'hui on a descendu, c'est le billet grasseyeux vers lequel se tendent avidement toutes les mains.

* * *

Aussi dans cette débâcle, comme je suis fier de ma pauvre Église catholique qui, non seulement résiste à cet appel de l'argent, mais réagit contre lui de tout son pouvoir.

C'est ainsi que les séminaristes voient leurs programmes se fortifier encore depuis la guerre, et que les évêques ajoutent une année de formation en plus de celles que nous avions jadis . . .

Oui, je suis fier de ces prêtres catholiques qui, dans la misère, hélas inconnue, des pays dévastés, préfèrent évangéliser leur peuple, quitte à manger dans le baraquement communal la soupe avec les coolies chinois, alors qu'ils pourraient gagner 1,000 francs par mois à diriger des briqueteries.

De telle sorte que dans cette ruée vers en bas, l'Église, grande dame, joue au XXe siècle le rôle qu'elle a joué lors de l'invasion des barbares : elle sauvegarde les belles-lettres, reste l'anneau entre le grand passé et l'avenir et à l'honneur de la haute mentalité française.

Cela, d'ailleurs, n'empêchera pas les Homais du siècle futur de nous traiter d'ignorantins.

* * *

Donc, Monsieur le chauffeur — et j'ai au bout de ma plume " Monsieur le déserteur ", — je ne vous félicite pas de vos 500 francs par mois . . .

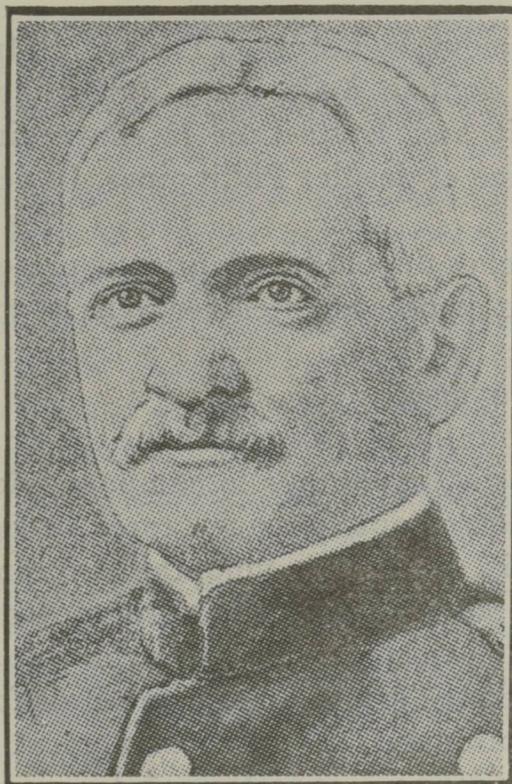
Evidemment c'est beaucoup gagner . . .

Mais êtes-vous sûr de n'avoir pas perdu bien davantage ?

Pierre l'ERMITE

La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, capucin



LE GÉNÉRAL PERSHING (1)

LE général Pershing n'a pas dérogé à la tradition américaine qui veut que la plupart des grands hommes aux États-Unis soient des *self made men*, c'est-à-dire des fils de leurs œuvres. Cette tradition témoigne évidemment de l'énergie de la race et de la facilité d'accès aux honneurs accordée au mérite, mais elle témoigne en même temps, ce qui est moins heureux, de l'absence d'une classe dirigeante. Rien ne remplace la sélection naturelle opérée dans certaines familles par l'exercice séculaire du pouvoir, rien ne supplée l'aptitude aux grandes choses qu'engendrent une éducation raffinée, une fortune indépendante et l'usage du monde. Ce n'est pas en vain que la noblesse anglaise fournit à la patrie des générations d'hommes d'Etat illus-

tres par leur talent, leur caractère, leur intégrité, leur haute tenue sociale et l'admirable unité de leurs vues ; ces vertus ne s'inventent pas, on les reçoit en héritage.

Les Américains les plus distingués manquent trop souvent des manières, des connaissances générales et des études préliminaires si utiles aux grands emplois de l'État qu'ils occupent sans en avoir fait l'apprentissage.

Leur grand mérite restera d'avoir conquis les honneurs sans protections ni faveur, à la pointe de l'épée. Tant il est vrai que toutes les choses ont leur bon et mauvais côté.

John Pershing naquit en 1860, dans le comté de Lynn, Missouri. Issu d'une humble famille, il commença comme beaucoup d'autres, par faire l'école ; ce qui lui permit de travailler à sa propre éducation. Il réussit finalement à se faire admettre à l'école militaire de West-Point.

L'académie militaire de West Point de même que l'école navale d'Annapolis, sont des écoles de cadets, combinaison de notre prytanée de La Flèche et notre Saint Cyr.

Les jeunes gens qui y sont admis sur présentation des membres du Congrès y suivent l'enseignement secondaire avant d'être promus à l'enseignement supérieur.

Les cours, d'ailleurs sont bons et leur niveau est tenu élevé.

Le corps des officiers américains de terre et de mer qui sort exclusivement de cette double source se distingue au milieu de la nation, par un esprit particulier qui lui vient de son unité d'origine et d'entraînement. On s'accorde à lui reconnaître de la discipline, de la science et de la distinction.

Ce qui explique partiellement cette supériorité des officiers de l'armée américaine c'est qu'on ne saurait attribuer qu'à une vocation générale le choix qu'ils ont fait de leur carrière. L'armée, aux États-Unis, était, jusqu'en ces dernières années, pour ainsi dire inexistante puisqu'elle ne comptait que 27,000 hommes ; les chances de guerre étaient rares et l'avancement en devenait d'une lenteur désespérante. Ajoutons que les traitements, quoique considérables par rapport aux traitements de nos officiers européens, n'étaient point proportionnés à ceux qu'offraient dans la vie civile les carrières analogues.

L'unique reproche qu'on puisse faire à ce corps d'officiers instruits et modestes, c'est que

(1) Voir le *Correspondant*, (25 juin 1917).

leur vie de garnison aux extrêmes frontières de la civilisation, leurs fonctions de police montée parmi les Peaux-Rouges, l'improbabilité de participer à une vraie guerre moderne, dans laquelle ils se trouvaient, leur éloignement des bibliothèques et des milieux intellectuels, tendent à engourdir chez plusieurs la curiosité scientifique et le désir d'apprendre. C'est ainsi que des officiers subalternes remarquables devenaient, parfois, des chefs vieillissés et médiocres.

John Pershing évita toujours cet écueil. Au sortir de West Point, 1886, il était classé "senior cadet captain", honneur très recherché. Il avait vingt-six ans lorsqu'il fut nommé second lieutenant du 10^e régiment de cavalerie. Dans ses lointaines garnisons, il étudia sans relâche et se tint assidûment au courant du mouvement militaire.

Il eut à participer à maintes expéditions contre les apaches du nouveau Mexique et de l'Arizona, contre les Sioux du Dakota. La connaissance de leur langue lui valut le commandement, pendant une année, d'un corps d'éclaireurs Sioux.

Son mérite le fit remarquer. On le nomma à West Point instructeur de tactique. Dans cet emploi on apprécia son extrême bienveillance, la clarté et la méthode de son enseignement. Il fut promu capitaine au 1^{er} régiment de cavalerie.

Sur ces entrefaites, la guerre hispano-américaine éclata.

On connaît les faits. L'île de Cuba, la dernière et la plus riche des colonies espagnoles, s'était révoltée contre la mère-patrie, après avoir longtemps et vainement réclamé l'autonomie. Les États-Unis qui fomentaient en sous main l'insurrection, avec l'arrière-pensée d'opérer la conquête économique de Cuba, prirent enfin publiquement parti en sa faveur, 15 avril 1898.

Cette guerre ne fut qu'une promenade militaire. L'Espagne, victime de la plus déplorable des administrations, en sortit déshonorée.

La petite armée américaine avait été portée successivement à 69,000 et à 200,000 hommes. Le 22 juin, l'expédition du général Shafter, forte de 17,000 soldats, réguliers et volontaires, opéra sa descente à Daiquiri, à 24 kilomètres de Santiago de Cuba. Le lendemain, première victoire à las Guasimas ; le 1^{er} juillet, capture des

hauteurs de El Cancy et de San Juan, avec une perte totale pour les Américains de seize cents hommes ; le 3, sortie de la flotte espagnole et sa complète destruction qui ne coûta aux États-Unis qu'un mort et qu'un blessé. Le 17 juillet, reddition de Santiago et de 22,000 soldats espagnols. Aux Philippines, destruction de la flotte espagnole à Cavite par l'amiral Dewey, 1^{er} mai ; prise de Manille par le général Merritt, 13 août.

Finalelement, signature, à Paris, d'un traité de paix qui donnait à Cuba son indépendance, et attribuait aux États-Unis la souveraineté de Porto Rico et des îles Philippines, 10 décembre 1898.

Ces riches dépouilles n'auraient presque rien coûté aux armées américaines, sans les maladies tropicales qui firent parmi les troupes d'assez sérieux ravages.

Le capitaine Pershing nommé major temporaire, se distingua dans la campagne de Cuba. Malheureusement, lorsque, après la signature de la paix, les milices volontaires furent licenciées, le pauvre major fut rétrogradé dans son emploi de capitaine. Nous l'avons dit, l'avancement dans l'armée américaine était fort lent.

Heureusement, un grave événement qui eut alors lieu donna à sa fortune un tour inattendu. Nous avons voulu parler de la révolte de l'archipel des Philippines.

Les Philippines ou Filipinos, peuplades Malaises converties et civilisées par les Espagnols, (7 millions de catholiques sur un total de 8 millions d'habitants), s'étaient à l'instigation des États-Unis, soulevés contre l'Espagne, avec l'espoir de former une république indépendante. Aussitôt que leur chef le naïf Aguinaldo, s'aperçut qu'il n'avait travaillé que pour les Américains, il leva l'étendard de la révolte. C'était trop tard, les indigènes s'aperçurent à leurs dépens qu'ils avaient échangé un joug léger pour un joug fort pesant.

N'empêche que cette insurrection coûta cher aux États-Unis non pas tant à cause de la résistance armée des rebelles, qu'à cause des difficultés climatériques et topographiques du pays.

De toutes les îles Philippines la plus grande, la plus montagneuse, la plus difficile à réduire, à cause de ses 500,000 habitants, dont la plupart sont des musulmans semi-barbares, des Mocos, est bien Mindanao.

Or le capitaine Pershing fut nommé gouverneur de Mindanao.

Pershing révéla dans cette charge délicate toutes les ressources d'un génie fertile en expédients. Avec des forces très limitées, il réussit, par d'ingénieuses combinaisons et dans un laps de temps relativement court, à soumettre les rebelles et, particulièrement, le puissant Sultan de Jolo ; puis il donna tous ses soins à l'organisation du pays. En quelques années l'île devint méconnaissable, et les indigènes, conquis par l'esprit de justice et de bienveillance du gouverneur, se réconcilièrent sincèrement avec leurs nouveaux maîtres. Les qualités extraordinaires dont Pershing avait donné la preuve lui concilièrent l'estime du Département de la guerre à Washington.

Cet homme avait trop d'intelligence pour ne pas sentir que ses campagnes à Cuba et à Mindanao n'avaient qu'un rapport très éloigné avec la grande guerre moderne. Aussi lorsque éclata en 1904-1905 le conflit russo-japonais, demanda-t-il à son gouvernement, comme faveur spéciale, d'être envoyé avec la mission américaine sur le théâtre des hostilités. On fit droit à sa demande et pendant une année entière, il fut autorisé à suivre les opérations auprès de l'État-major du général Karoki.

On devine avec quel intérêt passionné et avec quel fruit il étudia les travaux des Japonais.

A son retour, le gouvernement américain résolut de donner à ce chef exceptionnel une récompense exceptionnelle. Il n'était encore que capitaine. En suivant les échelons réguliers du service, il devait passer par les grades de major, de lieutenant-colonel et de colonel, avant d'aspirer à l'emploi de général de brigade. On fit en sa faveur une exception sans précédent dans les fastes de l'histoire militaire américaine. Le 20 septembre 1906, le président Roosevelt, en vertu de ses pouvoirs de chef suprême de l'armée, signa le brevet qui nommait brigadier général le capitaine Pershing. Qu'on parle après cela de l'absolutisme des rois et des empereurs. Ni Louis XIV, ni Napoléon, au comble de leur puissance n'eussent osé passer d'un trait de plume par dessus la tête de 863 officiers comme fit le président Roosevelt.

Dire que cet avancement inouï causa un plaisir sincère à tout le monde dans le corps des officiers serait sans doute exagéré, car pour être

américain on n'en reste pas moins homme ; mais Pershing était si modeste, son cœur était si bon, son caractère était si élevé qu'on ne lui tint pas rigueur pour une fortune à l'obtention de laquelle il n'avait pris nulle part.

D'ailleurs une grande infortune dont il fut victime à cette époque lui valu la sympathie universelle. Sa femme et sa fille unique périrent dans le tremblement de terre qui détruisit la ville de San Francisco. Le général porta son malheur avec le stoïcisme héroïque d'un soldat et d'un chrétien.

Cependant de graves difficultés s'étaient élevées entre les États-Unis et le Mexique. Ce dernier pays en proie à de perpétuelles révolutions, pillait, maltraitait, massacrait les étrangers, insultait les frontières.

Le gouvernement de Washington massa des troupes et lança Pershing à la poursuite des cavaliers insaisissables du bandit Villa, 1914. Dans cette expédition à travers le désert et les montagnes désolées du Mexique septentrional, le général et ses soldats eurent beaucoup à souffrir sans obtenir de grands résultats. Finalement les États-Unis, reculant devant une campagne en règle, signèrent, en novembre 1916, avec les délégués mexicains, à Atlantic City, un accord rétablissant les relations amicales.

Cette dure expédition où il avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire valut à Pershing le grade de major général.

Grand, vigoureux, adonné aux sports, paraissant plus jeune que son âge, d'une sobriété extrême dans le boire et le manger, toujours soigneusement vêtu et rasé, silencieux et bref de paroles, le général Pershing est un type remarquable de l'Américain courtois et réservé. Il a fait en Angleterre et dans notre pays la meilleure impression.

Ce n'est point ici le lieu de raconter par le menu les événements qui amenèrent les États-Unis à prendre part à nos côtés à la Grande Guerre. Il suffit de rappeler qu'elle fut déclarée le 6 avril 1917, et que dès le 28 mai suivant Pershing, nommé général en chef de l'armée américaine, s'embarquait à bord du "Baltic" pour l'Angleterre.

Depuis ce temps l'Amérique fit des efforts gigantesques. Il faudrait des volumes pour donner un résumé tant soit peu satisfaisant de son œuvre. Les soldats américains débarquèrent mensuellement en France d'abord par di-

zaines de mille, puis par cent mille. Lorsque se termina la guerre, ils étaient déjà plus de deux millions, et la victoire décisive ne pouvait plus faire de doute.

Avec un bon sens et une abnégation admirables, Pershing voulut que ses recrues apprirent à l'école des vétérans français. Elles apprirent avec un zèle et une rapidité qui émerveillèrent tout le monde.

Aux premiers jours de la suprême offensive des Allemands, 28 mars 1918, le général Pershing comprenant que la crise d'où dépendait notre victoire était arrivée, se présenta au général Foch qui venait d'être nommé généralissime des armées alliées et lui tint ce discours que l'histoire conserva : " Je viens pour vous dire que le peuple américain tiendrait à grand honneur que nos troupes fussent engagées dans la présente bataille. Je vous le demande en mon nom et au sien. Il n'y a pas en ce moment d'autre question que de combattre. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il en viendra d'autres, aussi nombreux qu'il sera nécessaire. Je suis venu tout exprès pour vous dire que le peuple américain sera fier d'être engagé dans la plus belle bataille de l'histoire. "

Une offre aussi généreuse ne pouvait éprouver de refus. Les jeunes soldats d'outre-mer vinrent donc grossir nos rangs, et l'on sait qu'ils firent excellente figure au milieu de nos poilus.

Bientôt d'ailleurs, Pershing ayant achevé l'organisation complète d'une armée, entra dans la lice pour son propre compte. On sait avec quel éclat. La victoire de Saint-Mihel fit passer un frisson d'enthousiasme dans l'immense république américaine. Lorsque l'armistice fut signé, le 11 novembre 1918, les Américains avaient déjà capturé 40,000 allemands. Leurs pertes 52,000 morts, 250,000 blessés, rendent témoignage de leur bravoure et, pour employer un mot de la langue militaire, de leur mordant.

Quant à Pershing, celui qui, jeune capitaine, s'était révélé grand administrateur, se révéla cette fois grand chef.

On ne sait quoi le plus admirer en lui, du combattant, du commandant en chef, de l'homme d'état.

S'il conduisit ses soldats à l'honneur, il veilla sur leur intégrité morale. Il interdit la vente des boissons fortes, il chassa de leur camp les corruptrices, il recourut aux services des aumô-

niers dont il augmenta le nombre, il invoqua publiquement le secours du Tout-Puissant.

Ses rapports avec les puissances alliées furent marqués au coin de la discrétion, de la dignité et du dévouement, sans que jamais ait paru une ombre de dissentiment. Lorsqu'il quitta la France il emporta les regrets de tout un peuple

fr. ALEXIS, capucin

FIN

Les catholiques et le Y. M. C. A.

Une dépêche de Rome aux journaux annonce que le Saint Office vient de publier un décret dans lequel les évêques catholiques sont invités à surveiller une organisation qui, tout en professant une neutralité religieuse absolue, propage l'indifférence et l'apostasie dans l'esprit des Catholiques qui en font partie". Le décret mentionne nommément le Y. M. C. A. qui, dit-il, reçoit l'appui de plusieurs catholiques ignorants de ce qu'est réellement cette association, et du mal qu'elle cause à la foi des jeunes gens. Les articles du Droit Canon interdisant tous journaux, périodiques ou organisations tendant à promouvoir le radicalisme et l'indifférentisme sont cités dans le décret, lequel invite les évêques à communiquer au Saint Siège dans les prochains six mois les décisions qu'ils auront prises à ce sujet.

On sait que la guerre a servi de prétexte à la propagation de cette Association en Europe, tout particulièrement dans les pays catholiques où elle se montre très agissante.

Depuis de nombreuses années le Y. M. C. A. est installé dans notre province et fait des dupes parmi notre jeunesse catholique qu'elle cherche d'abord à angliciser.

Inutile d'ajouter qu'aux États-Unis et au Canada cette société très puissante cause surtout de profonds ravages dans les rangs de la jeunesse irlandaise catholique.

Le triangle qui est l'emblème de cette association indique clairement à quelle source elle s'inspire.

EPHEMERIDES CANADIENNES

DÉCEMBRE 1920

1. — Les élections générales pour le renouvellement de la législature en Colombie Anglaise assurent la victoire des libéraux. L'hon. John Oliver, premier ministre, est maintenu au pouvoir par une forte majorité.

— Dans un mémoire présenté au public, la Cie de Téléphone Bell révèle que sa demande d'augmentation de taux, si elle lui est accordée, comporte une augmentation moyenne de 25 % sur son tarif ordinaire actuel, et de 50 p. c. dans certains cas particuliers de correspondance à longue distance.

2. — Le ministre de l'Éducation pour l'Alberta, M. Boyle, vient de constituer un jury spécial pour la qualification des religieuses enseignant en cette province, en face des exigences de l'État. Il y a appelé une couple de Sœurs Grises, rendant par là hommage à la belle réputation dont jouissent ces vaillantes religieuses en Alberta.

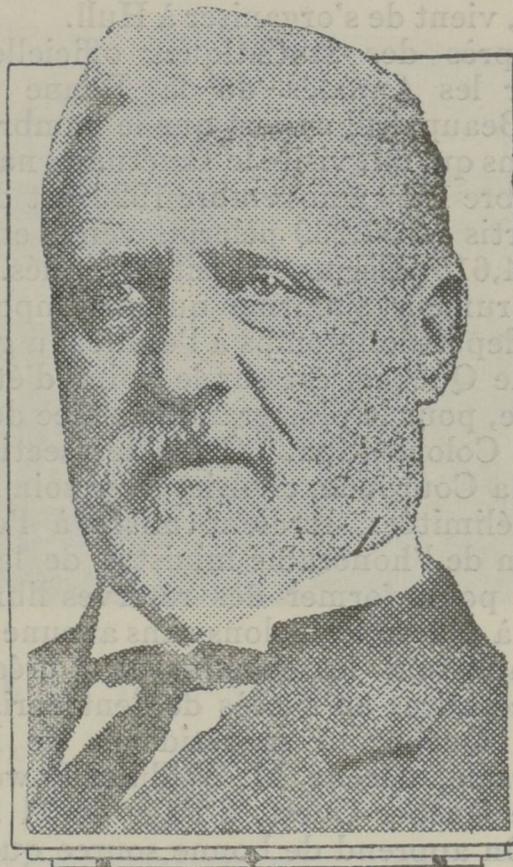
— Devant la Commission du Tarif qui siège actuellement à Toronto, le premier ministre de l'Ontario, l'hon. M. Drury, si déclare opposé au libre échange et se prononce en faveur d'un tarif de revenu.

— A Robertsonville, quatre hommes sont ensevelis sous un éboulis qui se produit dans un puits d'une mine d'amiante.

— Les agents d'Immigration qui opèrent en Angleterre, pour le compte du Canada, reçoivent de leur surintendant, à Ottawa, des instructions pour diminuer le courant de l'émigration vers notre pays. La raison donnée à Ottawa est que la situation industrielle des États-Unis force un grand nombre de canadiens à revenir au pays natal.

4. — L'Honorable M. Doherty, l'un des représentants du Canada à l'assemblée plénière de la Ligue des Nations, à Genève, crée tout un émoi en proposant directement le rappel de l'article 10 du Pacte de la Ligue. Il affirme en réponse à des interrogations à ce sujet qu'il n'a en vue, dans cette démarche, que l'intérêt exclusif du Canada, lequel n'a toujours, depuis l'origine, toléré cet article qu'à l'encontre de ses propres désirs.

— L'Honorable M. Geo.-E. Foster, compagnon de M. Doherty à Genève, parle dans le même sens. "Le Canada, en cette matière, dit-il, ne se préoccupe aucunement de la façon de voir d'autres pays, au sujet de cet article dix ;



SIR JOHN OLIVER, premier ministre de la Colombie Anglaise.

il ne s'inspire que de ses propres désirs et besoins".

6. — La *Presse*, de Montréal, annonce que Sir Lomer Gouin quitte la direction politique de ce journal, poste qu'il occupait depuis quelques mois à peine.

— La *Gazette Officielle*, d'Ottawa, annonce la formation d'une société au capital de \$1,000,000 pour l'exploitation des terrains et gisements métallifères au Témiscamingue. Cette compagnie est composée en partie de Canadiens-Français.

— A Ottawa dans une assemblée tenue au Château-Laurier, on inaugure officiellement la campagne de souscription en faveur de l'Hôpital des Sœurs Grises de la capitale fédérale.

8 — S. G. Mgr Henry-J. O'Leary, le nouvel archevêque d'Edmonton, Alberta, prend possession de son siège, dans l'église Saint-Joachim, de sa ville épiscopale.

— A la grand'messe de la Basilique de Québec, M. le Chanoine Laflamme donne lecture des bulles pontificales nommant S.G. Mgr Paul-Eugène Roy, coadjuteur de S.-E. le Cardinal Bégin avec future succession.

9 — Le gouvernement d'Ontario vient de souscrire la somme de \$20,000 pour l'université de Montréal. C'est l'hon E.-C. Drury, premier ministre, qui a fait parvenir cette somme à l'hon. L.-A. Taschereau.

— Une nouvelle Ligue antialcoolique, sur le modèle de celles existant déjà à Québec et à Montréal, vient de s'organiser à Hull.

— D'après des statistiques officielles publiées par les Annales de la Bonne Sainte Anne de Beaupré, il appert que le nombre total des pèlerins qui ont visité le sanctuaire national, de novembre 1919 à novembre 1920, est de 271,945, répartis en 57,239 pèlerins venus en groupes, et 214,616 pèlerins ou visiteurs isolés.

— La rumeur s'affirme qu'une importante réforme, depuis longtemps à l'étude, au gouvernement de Québec, est sur le point d'être enfin réalisée, pour le plus grand bénéfice de l'œuvre de la Colonisation. Certaines sections de terres de la Couronne, choisies avec soin et nettement délimitées, seraient mises à l'entière disposition de l'honorable ministre de la Colonisation, pour former des réserves libres, où il verrait à placer les colons sans aucune entrave, y établissant les chemins et y créant les écos nécessaires au succès de l'entreprise.

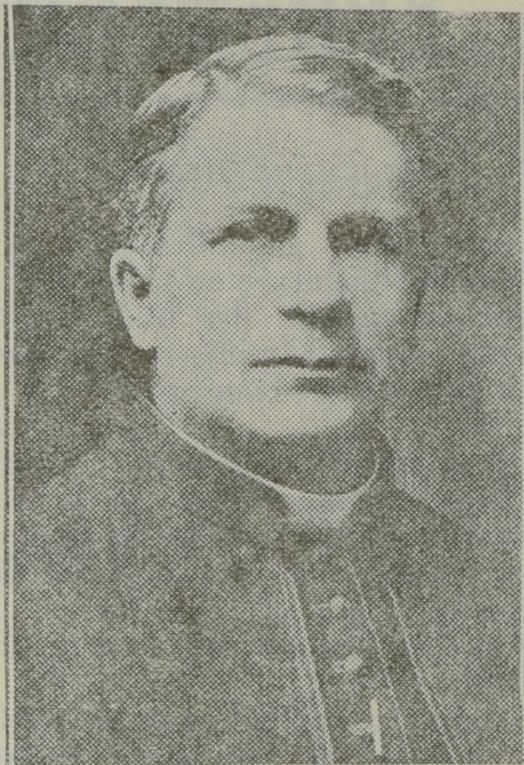
11 — A Québec, à sa résidence de la rue Sainte-Ursule, décède M. William Power, ex-député de Québec-Ouest, à l'âge de 71 ans.

12. — On apprend de bonne source que Mgr Joseph Hallé, préfet apostolique de l'Ontario Nord, vient d'être nommé vicaire apostolique de la même région récemment érigée en Vicariat apostolique par le Saint-Siège. Mgr Hallé sera donc bientôt sacré évêque, et on croit que l'évêché qui leur sera attribué sera celui de Pétrée.

— On annonce de Victoria, C.-B., la mort du Colonel E.-G. Prior, lieutenant-gouverneur de cette province, décédé après cinq semaines de maladie.

13. — Dans un discours prononcé devant le Canadian Club, à l'hôtel Windsor, l'honorable Premier Ministre de la province de Québec, M. Taschereau, se réjouit de voir que le véritable rôle de trait d'union et de pierre d'assise qu'est celui de notre province de Québec dans la Confédération canadienne, semble enfin mieux compris de ses associées. La clef de voûte de l'arche de la Confédération, déclare M. Taschereau, c'est l'union de Québec et d'Ontario.

15. — Un incendie éclate entre deux planchers dans un dortoir du Collège de Ste-Anne de la Pocatière et réduit en cendre toute la partie ancienne de cette florissante maison d'éducation. On parvient à sauver la chapelle et l'aile neuve construites à l'épreuve du feu. Cependant dans cette dernière partie, le feu fait des dégâts dans deux dortoirs. Les pertes matérielles sont fort lourdes. Le Collège perd sa riche bibliothèque de plus de 50,000 volumes, ses mu-



Mgr J. HALLE

Vicaire apostolique de
l'Ontario Nord

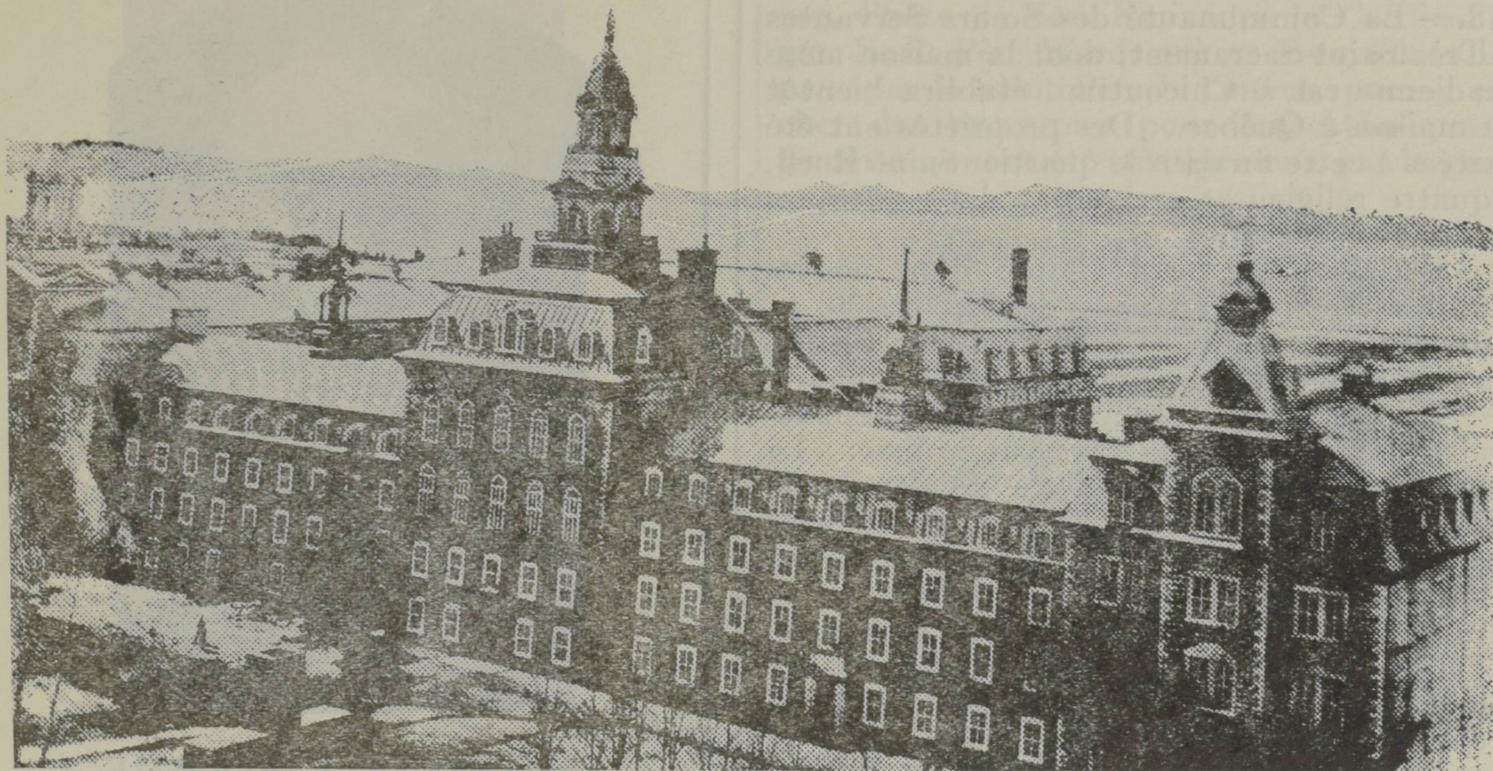
sées de peintures, de numismatique, ses précieuses gravures, et son cabinet de chimie. On n'a pas à déplorer d'accidents de personnes.

— A Halifax, en présence de Son Excellence Mgr Di Maria, délégué Apostolique du Canada, de S.-G. Mgr Mc Carthy, archevêque d'Halifax, de S. G. Mgr Roy, coadjuteur de Québec, de plusieurs autres évêques et dignitaires ecclésiastiques, et d'un grand nombre de prêtres, ont lieu des fêtes brillantes à l'occasion du centième anniversaire de fondation de ce diocèse.

16. — Devant le congrès des Fermiers-Unis à Toronto, un discours en français est prononcé par M. Caron, fils de M. M.-A. Caron, agriculteur de Curran, directeur des Fermiers-Unis pour le comté de Prescott et organisateur des groupes canadiens - français de l'Ontario. L'orateur parle aussi en anglais. Il affirme que 5.000 Canadiens français d'Ontario font déjà partie des Fermiers-Unis, et que ce nombre aura triplé d'ici un an.

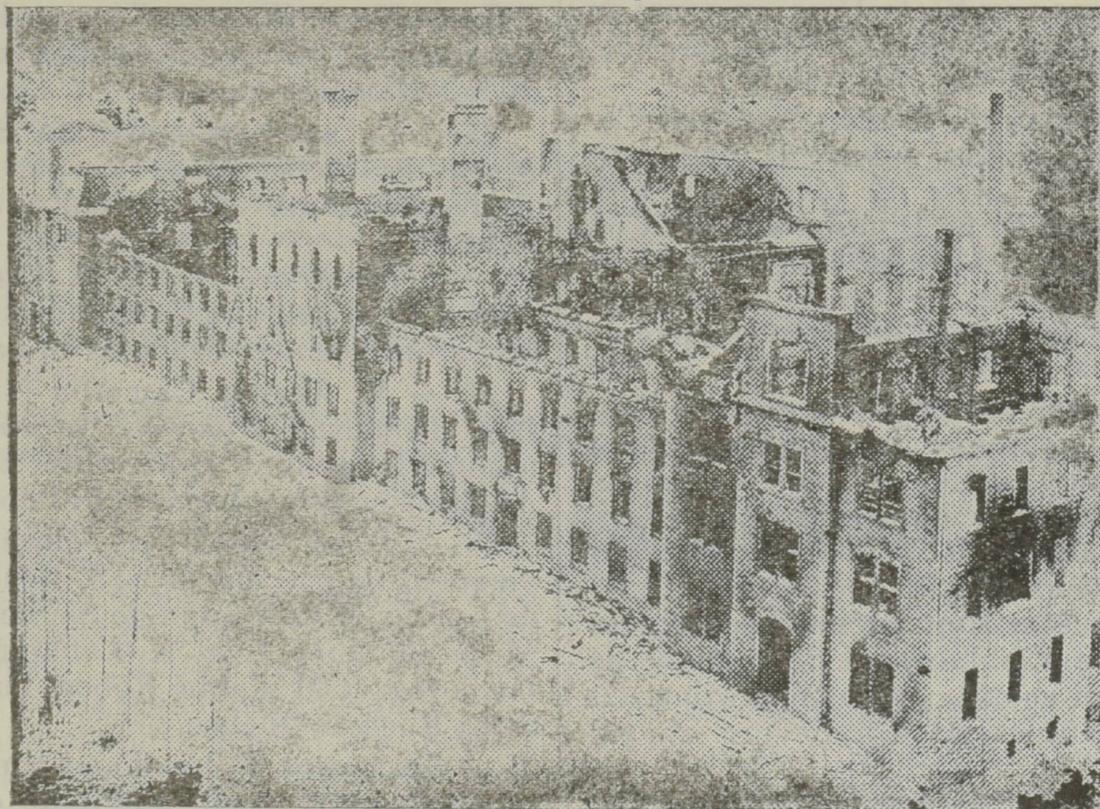
— Des admirateurs et des amis politiques de Sir Lomer Gouin lui offrent un banquet d'honneur à Montréal. M. Gouin y déclare qu'il n'a ni l'intention ni l'ambition d'entrer dans la politique fédérale.

17. — On annonce que la Compagnie de navigation océanique du Pacifique Canadien se prépare à inaugurer, au printemps, un nouveau



LE COLLÈGE DE STE-ANNE DE LA POCATIÈRE

AVANT L'INCENDIE



LE COLLÈGE DE STE-ANNE DE LA POCATIÈRE

APRÈS L'INCENDIE

service direct de paquebots entre le Canada et l'Italie.

18.— La Communauté des Sœurs Servantes du Très Saint-Sacrement, dont la maison-mère canadienne est à Chicoutimi, établira bientôt une maison à Québec. Des propriétés ont été achetées à cette fin dans le quartier Saint Roch, et quatre religieuses arriveront dans quelques jours dans notre ville.

— Ottawa sera bientôt doté d'un nouvel hôpital municipal, au coût de \$2,500,000, et contenant six cents lits. Le maire Fisher, en a posé aujourd'hui même la pierre angulaire.

— Par arrêté en conseil, le gouvernement fédéral canadien abolit la taxe sur le luxe. La décision prendra effet lundi, le 20 décembre. Sont encore soumis à cette taxe quelques articles dont : les alcools, et les remèdes brevetés contenant de l'alcool.

— Devant le Canadien Club, d'Ottawa, dont il est l'hôte, notre ministre de l'Agriculture à Québec, l'honorable M. J.-E. Caron, prononce une énergique revendication des droits de notre Province et de ses titres incontestables au respect de ses associées dans la Confédération. Le président du club M. Magrath se prononce aussi fortement en faveur de l'harmonie et de la bonne entente entre Québec et Ontario.

20.— La Marine marchande du gouvernement canadien organise, pour la saison de 1921, un service de paquebots, à toutes les trois semaines, entre Halifax et les ports des Antilles.

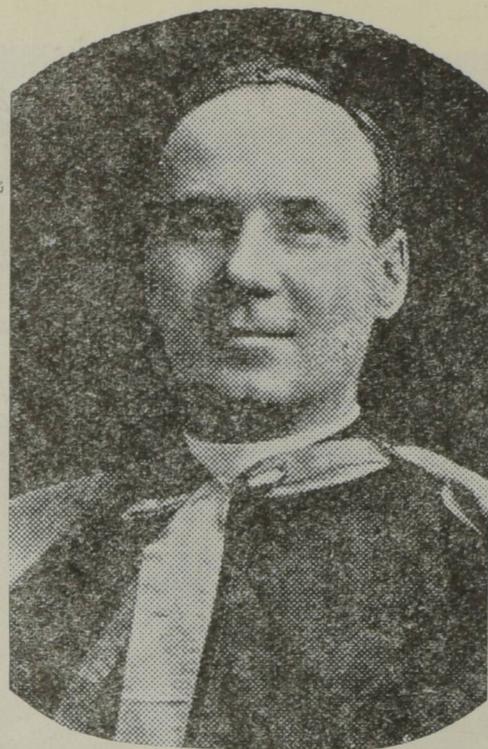
21.— On estime que le chiffre de l'émigration des Canadiens aux États-Unis, au cours de de la dernière année, a été de 90,000, soit une augmentation de 32%.

22.— Les employés du Réseau National Canadien en Nouvelle-Écosse adoptent une attitude de sympathie active en faveur des grévistes du transport de la Dominion Steel Co., à Sydney ; ils ont décidé que, après le 28 décembre, ils refuseraient de nous manœuvrer tout fret venant des usines de cette compagnie ou s'y dirigeant.

23.— Durant les onze premiers mois de l'année 1920, on estime que les immigrants arrivant des États-Unis au Canada ont apporté en notre pays, tant sous forme de numéraire que d'effets, une somme globale de \$17,519,003 ou \$372 par personne en moyenne.

27.— Des requêtes sont présentées au gouverneur de notre Province, lui demandant de créer un nouveau comté, par la séparation des circonscriptions unies de Charlevoix et Saguenay.

— Sous le nom de "International Paper Co." une compagnie au capital de \$20,000,000, avec bureau principal aux Trois-Rivières et se proposant de fabriquer de la pulpe et du papier, vient de recevoir du gouvernement provincial de Québec les Lettres patentes la constituant civilement. Ses directeurs sont MM. P.-T. Dodge,



Mgr EUG. K.-LAFLAMME
curé de la Basilique de Québec

de New-York, Robert F. Grant, gérant de la St-Maurice Lumber Co., MM. Jacques Bureau, Philippe Bigué et Wilfrid Gariépy, avocats des Trois-Rivières.

— La Compagnie canadienne de télégraphe "Great North Western" va perdre son nom, au 1er janvier 1921, pour prendre celui de "Canadian National Telegraph."

25.— La nouvelle église du Saint-Cœur de Marie de Québec, desservie par les RR. Pères Eudistes, est ouverte au culte, à la messe de minuit.

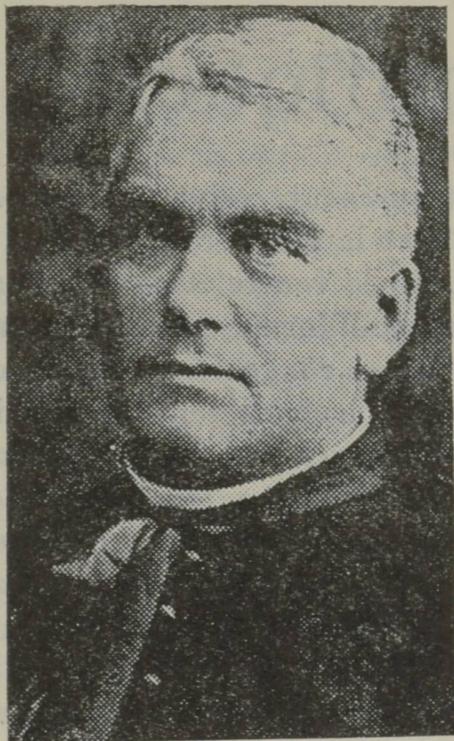
— A Montréal, décède M. Oscar Gladu, député d'Yamaska aux Communes. Ses funérailles auront lieu à St-François du Lac.

27.— M. Walter Cameron Nichol, propriétaire du journal *Vancouver province* vient d'être nommé lieutenant gouverneur de la Colombie Anglaise en remplacement de l'hon. E.-G. Prior.

28.— Deux prêtres du diocèse de Québec viennent de recevoir de S. S. Benoît XV le titre de prélats de la Maison de Sa Sainteté. Ce sont M. le chanoine Eug. K.-Laflamme, curé de la Basilique, et M. l'abbé Robert Lagueux, curé de Saint Roch de Québec.

— La maison P. Lyall and Son, de Montréal et Vancouver, vient d'obtenir du gouvernement, un contrat de \$4,300,000 pour la construction de bassins de radoub à Esquimalt.

La soumission a été reçue par l'hon. F.-S. Tolmie, ministre de l'Agriculture, et le contrat a été accordé par l'hon. F.-B. McCurdy, ministre des Travaux publics. Ces travaux coûte-



Mgr R. LAGUEUX,
curé de St-Roch, Québec

ront \$2,000,000 de moins que le montant fixé par le gouvernement.

— Sur proposition de Sir Hormisdas Laporte, la Commission de la Charte, à Montréal, adopte une clause en vertu de laquelle tous les projets d'emprunt, pour une somme supérieure à \$100,000, et susceptibles de grever la propriété foncière, devront être soumis, par referendum, à l'approbation des propriétaires.

30.— Le gouvernement fédéral commence les préparatifs pour le recensement général du Canada qui sera pris en juin prochain. Bientôt 235 commissaires seront nommés, soit un par comté, lesquels à leur tour choisiront 13,000 énumérateurs. Le coût du recensement sera d'environ \$1,700,000.

— On apprend que plusieurs tonnes de publications du gouvernement fédéral canadien auraient été vendues à un juif, au poids du papier, par les fameux experts américains chargés de la réorganisation du service civil.

— Une première Union régionale des Caisses Populaires vient de se fonder dans la ville des Trois-Rivières. Elle comprend une vingtaine de Caisses de la région trifluvienne.

— Au dernier chapitre général des Oblats à Rome, la Vicairie d'Alberta, Saskatchewan, comprenant les maisons de l'Ordre, dans les diocèses d'Edmonton, d'Alberta et de Prince-Albert, a été élevée au rang de province. Il a aussi été créé une province franco-américaine, comprenant toutes les maisons des Oblats de langue française aux États-Unis.

31.— Le R. Père Mordasini, membre de la Congrégation des Pères du Saint-François de

Sales à Genève, Suisse, est actuellement à Québec, l'hôte de Son Éminence le Cardinal Bégin. Le R. Père Mordasini est envoyé dans notre pays par le Saint Père lui, même, pour y chercher des ressources pour les catholiques de Genève, qui ont été très éprouvés par la guerre.

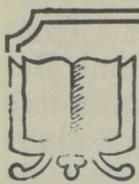


LE REV. PÈRE MORDASINI

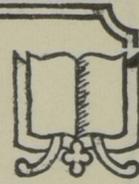
L'ENNUI AU VILLAGE

Le *Colon* de Roberval raconte ainsi ce qui se passa, il y a quelques années, dans une paroisse du comté de Matane :

“ Les jeunes gens, s'ennuyant ferme, se mirent à quitter en masse la paroisse pour s'en aller à Québec. Vint un jeune vicaire qui se mit à rassembler tous les jeunes gens de la paroisse et commença par fonder un club de baseball puis un club de foot-ball. Il fonda un cercle de lecture pour les plus intellectuels et il vint même à fonder un gymnase où se donnèrent bientôt rendez-vous non seulement les jeunes gens du village mais ceux de tous les rangs, qui y descendaient les soirs et les dimanches après-midi. Résultat : les jeunes gens de la paroisse prirent goût à ces amusements aussi innocents au point de vue moral qu'hygiéniques, et l'exode vers Québec s'arrêta. Ce jeune vicaire est aujourd'hui S. G. Mgr Léonard, le nouvel évêque de Rimouski, qui a été appelé à juste titre l'Apôtre des jeunes gens ”.



Gauseries Scientifiques



Les maladies de l'enfance

LA VARIOLE

LA variole est une maladie éruptive de caractère plus grave que celles dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. On peut décrire quatre périodes très inégales :

Incubation, 10 jours.

Invasion, 3 jours.

Éruption, 3 jours.

Cicatrisation plus ou moins longue.

De l'*incubation*, nous n'avons pas grand chose à dire ; elle passe habituellement inaperçue ; le malaise du sujet en incubation de variole ne diffère pas du malaise de tout sujet en puissance d'une maladie infectieuse quelconque.

L'*invasion* est au contraire bien marquée par des symptômes précis.

D'abord, une douleur lombaire intense : le malade se plaint de souffrir très vivement des reins. Cette douleur est continue avec des exacerbations aux intervalles très irréguliers. Sur-tout marquée au niveau des lombes, elle s'irradie cependant dans les hypocondres, parfois dans un seul côté, parfois dans les deux. Au début, quand la douleur est le seul signe existant, elle est très difficile à rattacher à sa véritable cause et prête à de multiples erreurs de diagnostic. La variole étant une maladie en somme très rare depuis les mesures prophylactiques prescrites pour la circonscrire, on n'a guère l'attention appelée sur ce signe du début, et on fait fréquemment des confusions avec une colique néphrétique, dont la douleur est analogue avec un maximum dans les reins et des irradiations dans les deux hypocondres. D'autres fois, la confusion se fera avec une crise de colique appendiculaire quand le malade indique une irradiation douloureuse plutôt marquée vers la fosse iliaque droite.

Mais ce signe trompeur ne pourra très longtemps induire en erreur, car, quelques heures après lui, apparaissent les rash. Le rash est une rougeur diffuse et fugace, qui ap-

paraît brusquement, couvre toute une région et disparaît avec la même rapidité. Il se montre aux aines, sur le ventre et dans le dos. On dit qu'il est morbilliforme quand il prend le type de l'exanthème rougeoleux, c'est-à-dire d'une tache rouge, irrégulière, circonscrivant des placards de peau saine dédoublée en carte de géographie. D'autres fois, il prend l'aspect scarlatiniforme, c'est-à-dire de larges plaques entièrement rouges et finement granitées sans intervalle de peau saine. Enfin, parfois cette éruption est tellement congestive qu'elle en devient noirâtre, c'est une véritable suffusion sanguine hémorragique dans l'épaisseur du derme, et cette coloration se voit dans les formes graves, dans la variole hémorragique.

L'état général du sujet qui présente cette douleur lombaire et ces rash est mauvais, il se plaint de céphalées, de vomissements, d'inappétence totale, et la température monte vers 102°. Elle ne s'y maintient pas très longtemps, commence à baisser au bout de quarante-huit heures et tombe en général quand la maladie va entrer dans la période d'éruption.

L'*éruption* de la variole est intéressante à étudier, car on voit la lésion cutanée parcourir tout le cycle évolutif allant de la simple congestion jusqu'à l'escarre et à la cicatrice. C'est d'abord une *macule*, c'est-à-dire une petite tache rougeâtre de la peau, apparaissant en surface comme une simple tache vineuse. Cette tache dure deux jours. Puis elle commence à se soulever comme une petite boursouffure sensible au doigt et devient ainsi *papule* : un jour suffit à la constitution de cet état papuleux. Dès le lendemain, l'épiderme se soulève, un peu de liquide citrin s'épanche entre le derme et l'épiderme, et la *vésicule* est constituée : elle ne se prolonge pas plus de deux jours. Au bout de ce temps, le liquide citrin contenu dans l'intérieur se trouble, devient purulent : le petit bouton perd son nom de vésicule pour devenir une *pustule*. Celle-ci va durer davantage : au bout de quelques jours seulement, le centre de la pustule commence à s'enfoncer, on dit qu'elle s'ombilique. Elle forme alors une petite *croûte*, une véritable escarre, de la grandeur de la

vésicule primitive, et qui tombera à la fin de la période d'éruption.

Telle est l'évolution de la lésion cutanée élémentaire qui caractérise la variole ordinaire banale. Le bouton de la variole apparaît partout sur la peau, sans ordre, aussi bien à la face que sur le tronc ou les membres. De rares éléments disséminés au hasard constituent la variole discrète, forme bénigne de la maladie. Ces éléments apparaissent en plusieurs fois ; on en voit de nouveaux chaque jour, tandis que les premiers sont déjà vésiculeux ou pustuleux. Parfois ils sont groupés par bouquets plus ou moins semi-circulaires, variété de variole dite "en corymbe", déjà plus sérieuse que la forme précédente. Ou bien les éléments se rapprochent par places ou de grands placards escarriés : c'est la variole "cohérente", forme déjà beaucoup plus grave, qui peut bien ne pas guérir, ou qui laisse en tout cas, après elle, des cicatrices indélébiles très laides et déformantes. Enfin, quand les vésicules, au lieu de se remplir de liquide citrin, deviennent rouges puis noires par extravasation sanguine, on a affaire à la variole hémorragique. Cette forme est de beaucoup la plus grave, car les éléments sont rapprochés, noirâtres, et il se forme de vastes escarres qui tombent et laissent des ulcérations sanguinolentes dont les cicatrices sont habituellement difformes. De plus les hémorragies ne se limitent pas toujours aux vésicules elles-mêmes : on constate souvent des épistaxis et même des hémorragies intestinales avec mœlena ou des vomissements sanglants.

L'éruption n'est pas toujours limitée à la peau : elle atteint parfois les muqueuses. On voit apparaître des vésicules sur la muqueuse buccale, sur le pharynx, les piliers, la face internes des joues avec ulcérations gênantes, produisant de la dysphagie douloureuse et empêchant le malade de s'alimenter. On en constate aussi sur la muqueuse conjonctivale, à la face interne des paupières : là, il peut en résulter des ulcérations graves en raison de la proximité du globe oculaire, avec des adhérences possibles entre les paupières et le globe, ou même des propagations avec inflammation des milieux de l'œil, aboutissant à la cécité complète.

Cette période d'éruption est marquée aussi par des écarts thermiques. La température est tombée au début de la période d'éruption, mais elle ne tarde pas à remonter quand les vésicules

deviennent pustuleuses ; elle atteint alors 103 à 104° environ, et oscille pendant plusieurs jours pour redescendre quand les pustules commencent à sécher.

En même temps existent les symptômes généraux de toutes les infections : état saburral, céphalées, insomnies, vomissements, diarrhée. Ainsi constituée, la maladie évolue et peut se compliquer diversement de congestions diverses (pulmonaires, etc.), ou bien de myocardite et de néphrite avec albumine et terminaison toujours fatale. Elle peut aussi évoluer vers la guérison et entrer alors dans la quatrième période.

La dessiccation commence par les pustules les plus anciennes. L'escarre tombée laisse une ulcération peu profonde, peu saignante, qui se ferme vite, en s'épidermisant d'autant plus rapidement qu'elle est plus petite. Cette période peut durer de huit jours à quatre semaines. Les cicatrices sont variables mais à la face elles prennent souvent un aspect difforme formant comme des cupules déprimées comparées à une écumoire.

Ces cicatrices sont fréquentes dans la race noire, qui paye un lourd tribut à la maladie.

Les complications de la variole, déjà signalées au cours de la description précédente, sont en somme rares chez les sujets qui ont été vaccinés : la forme bénigne est de beaucoup la plus fréquente, surtout chez nous ; et il n'en est pas de même chez les étrangers qui n'ont pas été vaccinés. Chez eux, la maladie prend presque toujours une allure grave ; on constate des hémorragies des myocardites, des néphrites, et quand ils guérissent malgré cette forme hémorragique, alors ils conservent ces affreuses cicatrices qui permettent toute leur vie de faire le diagnostic rétrospectif de la variole et qui les défigurent souvent pour toujours.

Le traitement de l'affection est simple quand la maladie est déclarée. Isoler le malade et le laisser à la diète hydrique dans une pièce bien chauffée constitue le premier et le principal traitement. Désinfecter les cavités de la face est la deuxième précaution à prendre. Les gargarismes feront le nécessaire pour la cavité buccales, les huiles balsamiques pour les fosses nasales, l'argyrol pour les paupières.

Quelques antithermiques, des boissons chaudes et abondantes feront le reste. Enfin, on

pourra poudrer les vésicules avec une poudre neutre pour éviter le prurit et le grattage, et l'on surveillera le cœur et les urines pour parer aux complications possibles. Tout traitement sur les pustules semble inutile : les panser, les isoler n'abrège pas leur évolution pas plus que la cicatrisation des ulcérations après la chute de l'escarre.

Mais en raison de la gravité de la maladie, les mesures prophylactiques sont très importantes à prendre. L'isolement du malade s'impose d'une manière absolue, aussitôt que possible on ne laissera pénétrer personne auprès de lui, l'on aura soin de faire pratiquer une désinfection très complète des locaux et des linges.

La partie la plus délicate consistera à protéger les sujets sains par la vaccination. En plusieurs pays il existe une loi qui rend la vaccination obligatoire : tout enfant doit être vacciné et revacciné dans les écoles, le régiment, etc. La maladie est donc aussi bien circonscrite que possible. On peut dire que si la vaccination n'immunise pas d'une manière absolue contre la variole, elle empêche cependant les formes graves et elle a permis d'enrayer le fléau, qui a fait dans les époques troublées (surtout guerre, famines) d'effroyables ravages. Ces désastres sont encore visibles dans les pays où la vaccination n'est pas rendue obligatoire. Il faut donc sans se lasser, surtout à l'époque actuelle, vacciner sans retard tout sujet, qui, par hasard, ne l'aurait pas encore été et revacciner presque tout le monde de cinq ans en cinq ans environ.

Enfin, la variole est une maladie qui confère l'immunité. On pourra donc se dispenser de vacciner un sujet porteur de cicatrices évidentes de la maladie

Dr FERRAND

Extrait du Cours de l'Institut catholique de Paris.

LA REVANCHE DES BELLES-MÈRES

— Enfin, Monsieur, que reprochez-vous à Rosalie ?

— D'abord, de ne pas avoir de sens commun.

— C'est précisément ce que je lui ai dit et reproché moi-même, le jour où elle vous a choisi.

Nos petites misères quotidiennes

LE DURILLON

Cor et durillon sont cousins germains. Tous deux sont des tumeurs bénignes bien entendu, de la peau, qui correspondant tout simplement à un épaissement plus ou moins étendu mais toujours circonscrit de la couche cornée de l'épiderme. On préfère cependant le durillon au cor, car si celui-ci est presque toujours douloureux, — oh combien ! — l'autre généralement ne l'est guère.

Le durillon apparaît dans des endroits soumis à des frottements habituels ou à des pressions répétées. Au pied, son siège est variablement suivant la force et l'espèce de la chaussure. Il est surtout fréquent au talon et à la base du gros orteil où il devient parfois volumineux et mérite le nom si expressif d'"oignon" qu'on lui donne communément. Le sabot, le rude sabot de bois, ne manque pas de marquer sa place au cou-de-pied, et en arrière du talon. A la main, son siège de prédilection, le durillon est la signature incontestable du travail manuel. C'est ainsi qu'il fut, à une certaine époque où le travailleur intellectuel était particulièrement méprisé, un gros argument de réunions électorales. Qui ne pouvait montrer les "cals" de ses mains n'était pas même admis à prendre la parole.

Bien mieux, il est très souvent la marque distinctive de la profession et, à ce titre, sert beaucoup, par exemple, à identifier un cadavre ou un criminel. Le durillon de l'ouvrier qui manie habituellement le marteau se trouve à la paume de la main droite, à la base des doigts et entre le pouce et l'index. Le menuisier, l'ébéniste, sont marqués aux plis du pouce et de l'index droits ; le violoniste à l'extrémité des doigts de la main gauche qui pressent les cordes ; le cordonnier à la paume des deux mains et à la cuisse droite ; le chapelier, à l'éminence thénar, etc., etc...

Le durillon se forme progressivement. Il n'est d'abord qu'un épaissement à peine marqué de l'épiderme, qui peu à peu devient moins souple, sèche et durcit de plus en plus jusqu'à atteindre véritablement l'état de corne.

Il n'a certes rien d'esthétique, mais en somme, on peut vivre en paix avec lui et, à moins de complication, le plus souvent il n'ajoute rien aux mille soucis de la vie quotidienne. Son extension exagérée toutefois peut gêner les mouvements ; parfois aussi il se creuse de crevasses qui vont jusqu'au derme et dont il est fort difficile d'obtenir la cicatrisation. Souvent enfin, il se forme sous la callosité une bourse séreuse qui peut s'enflammer douloureusement et constituer l'abcès bien connu sous le nom de "durillon forcé," abcès qui réclame impérieusement le bistouri si l'on tient à éviter de bien pires éventualités.

Si le durillon n'est pas enflammé, on n'y touche guère. Tout au plus se borne-t-on après un bain chaud prolongé qui le ramolit, à exciser au rasoir les couches superficielles devenues exubérantes.

CORS ET OEILS DE PERDRIX:

Le cor se distingue du durillon en ce qu'il présente à sa face inférieure un petit cône central, sorte de racine cornée qui s'enfonce plus ou moins profondément vers le derme et qui est composée de petites lamelles d'épiderme concaves, à concavité supérieure entassées les unes sur les autres et extrêmement serrées. Cette racine est habituellement unique, mais il n'est pas rare qu'on en compte plusieurs. C'est elle qui en s'enfonçant comme un clou à travers l'épiderme, déprime le derme qu'elle perce même parfois, comprime et irrite les filaments nerveux des papilles et détermine cette douleur parfaitement insupportable parfois, qui donne à quelques-uns un avant-goût des supplices du purgatoire. Ajoutons qu'au-dessous de lui se développe fréquemment comme sous le durillon, une bourse séreuse qui peut également s'enflammer.

Moins large que le durillon, ses limites sont plus nettement marquées. Il varie comme grandeur entre une tête d'épingle et la moitié d'un pois. Sa surface extérieure plus ou moins polie, jaunâtre, est dure ; au toucher elle ressemble à de la corne. Toutefois, lorsque le cor, dont le siège est aux pieds, surtout au niveau des orteils, est situé entre ceux-ci, il n'a plus tout à fait la même apparence. Il paraît mou et blanc par suite de sa macération dans la sueur ; ses bords sont renflés autour de son noyau excavé et ses couches superficielles se

détachent spontanément. Cet aspect lui fait donner le nom d'"œil de perdrix."

Rien de plus capricieux qu'un cor. Certains évoluent sans éveiller la plus légère souffrance. Malheureusement, ils sont rares ; d'autres, — c'est hélas ! le grand nombre — à la moindre pression, au moindre heurt, lorsque "le vent tourne à la pluie" ou pour peu que le pied soit tourné dans une chaussure étroite, provoquent des douleurs "à faire crier" au point que la marche devient impossible.

Le cor est toujours la conséquence d'un frottement. C'est donc, en somme, une question de chaussures trop étroites ou ainsi faites qu'elles n'épousent pas exactement la forme du pied qu'elles reçoivent. Le haut talon, est-il besoin de le dire, depuis si longtemps et encore un peu trop de mode, je crois, est si bien fait pour occasionner des cors, qu'on pourrait presque affirmer qu'il a été conçu et lancé par quelque malin pédicure.

Le meilleur traitement est le traitement préventif : il exclut les hauts talons et prescrit des chaussures ni trop larges ni trop étroites qui n'aient pas la prétention d'imposer artificiellement au pied une forme que la nature ne lui a pas donnée.

Exciser de temps en temps au rasoir la partie saillante du cor et la protéger par des rondelles en couronnes est un "truc", qui suffit souvent à rendre la paix à un orteil endolori.

Si l'on veut tenter la cure radicale il faut ramollir d'abord puis extirper. Pour ramollir, bien des moyens se proposent : solution alcoolique concentré d'acide salicylique, savon mou de potasse fluidifié par quelques gouttes d'alcool, acide acétique, nitrate d'argent, teinture d'iode, ou tout simplement de vulgaires rondelles de citron.

Au bout d'une huitaine de jours, après un long bain chaud, dont pratiquement on peut souvent se contenter, on tentera l'extirpation en procédant prudemment, couche par couche, jusqu'au derme sans aller "jusqu'au sang", en ayant bien soin d'éviter d'ouvrir la bourse séreuse dont nous avons parlé et qu'on trouve souvent sous le cor.

Un emplâtre de Vigo, un collodion salicylique appliqués avec persévérance donnent aussi de bons résultats, mais il faut de la persévérance. La radiothérapie enfin à son mot à dire dans les cas rebelles.

LA VERRUE VULGAIRE

Les verrues, elles aussi, sont de petites tumeurs de la peau formées par les papilles hypertrophiées qui font saillie à la surface de l'épiderme, où elles apparaissent tantôt lisses, tantôt fendillées, éparpillées comme au hasard, ou au contraire groupées et serrées les unes contre les autres et prenant alors l'aspect du chou-fleur. On les voit ordinairement se former lentement, surgir de la peau les unes après les autres, mais d'autres fois, elles se développent et se multiplient avec une rapidité extraordinaire. Capricieuses au possible, elles régressent spontanément, disparaissent définitivement, ou bien après une retraite feinte, reprennent leur marche progressive. Elles sont, fort souvent, extrêmement tenaces.

C'est à la face, et surtout aux mains qu'on les rencontre le plus fréquemment, mais elles peuvent éclore dans toutes les régions du corps et même à la face plantaire du pied. Indolentes généralement, elles risquent comme le durillon de se crevasser, de s'enflammer et deviennent alors très douloureuses. Cela suffirait à les rendre redoutables et à faire désirer leur disparition, mais à ce motif, s'en joint un autre non moins pressant et qui est d'ordre esthétique. Les verrues, en effet, quand elles se multiplient surtout, constituent de véritables difformités dont il est bien permis de n'être pas fier.

D'ailleurs il convient de ne pas oublier qu'elles sont de nature microbienne, auto-inoculables et contagieuses.

Les moyens ne manquent pas qui prétendent guérir la verrue vulgaire. J'en citerai quelques uns. Rien ne coûte d'essayer.

Egarez vos pas dans un champ de genêts ; choisissez parmi les genêts le plus beau, tordez-lui la tête sur place et en faites un nœud ; arrachez-le et le laissez sur le terrain. A mesure qu'il sèchera, sèchera également votre verrue.

De même elle disparaîtra si, ayant pris cinq haricots blancs secs et les ayant jetés dans un puits en détournant la tête, vous n'avez pas entendu le bruit qu'ils ont fait en tombant dans l'eau.

Certains suc végétaux, et notamment ceux de la grande chélidoine et du figuier ont même réputation. On les applique le soir en frictions énergiques ; on se gante et le lendemain matin on se lave pour recommencer le jour suivant.

Deux bains de vinaigre pur par jour donneraient, en peu de temps, le résultat escompté.

La chaleur solaire est vraiment un excellent mode de traitement à la portée de tous. On la concentre au moyen d'une loupe et on irradie pendant quelques secondes la verrue avec une tache lumineuse punctiforme. On abruse au rasoir les parties desséchées et au bout de quelques jours on renouvelle, si besoin est, l'insolation.

Le thermo et le galvano-cautère peuvent naturellement remplacer au besoin la chaleur solaire mais le procédé est évidemment moins élégant. De même les applications d'acide azotique, d'acide chromique, d'acide acétique, de formol... de même la radiothérapie ; mais le tout dernier cri — à moins que ce ne soit encore le secret de ceux qui conjurent les verrues — c'est l'injection dans la masse verruqueuse de quelques gouttes de teinture de *tuya occidentalis*.

G. B.

La Croix.

HORREUR DU CABARET

A l'ouvrier, il faut l'horreur du cabaret.

Tout ouvrier qui aime et fréquente le cabaret, ce lieu de perdition, est un homme mort.

Mort, son corps, déjà fatigué, épuisé par le travail, mais ruiné par l'alcool, abruti par l'atmosphère de ce mauvais lieu.

Morte "son âme chrétienne et courageuse" ! Il n'y a plus place en elle, pour les délicatesses de sentiment, pour les jouissances nobles du cœur. Il n'y a plus que des instincts pervers, des impressions malhonnêtes et des satisfactions sordides.

"Morte sa famille"... Il la fuit pour le cabaret, il la ruine pour enrichir le cabaretier, il la tourmente par la gêne et la misère.

Plus d'amour de sa maison !...

Plus d'amour pour ses enfants !...

Plus d'affection pour son épouse !...

Et quand il a engouffré là son argent, son bonheur, les sourires de sa femme et de ses enfants, il a épousé une vieille prématurée, tué sa santé et pris des germes de maladies et il s'en va déshonoré, pourrir dans le cimetière !

Quelle misère !... Oui, quelle misère !...

Coin de l'Ouvrier

L'Église et la question ouvrière

DISCOURS DE SA GRANDEUR MGR P.-E. ROY

De quel droit l'Église intervient-elle dans les questions ouvrières ? A cette intéressante question, nos lecteurs seront heureux de lire l'éloquente réponse de S. G. Mgr Roy, coadjuteur de Québec, donnée à une journée des Oeuvres au diocèse de Québec, en avril dernier.

Parmi les œuvres que nous voulons souligner d'une façon spéciale nous avons choisi celle des questions ouvrières. Et assurément personne nous reprochera de n'avoir pas choisi un sujet à l'ordre du jour. Il n'en est guère de tous les sujets étudiés, qui soient à l'heure présente d'un intérêt plus palpitant et qui soit autant au tout premier rang de l'opinion publique. C'est lui ce sujet des difficultés ouvrières qui est la préoccupation de tous ceux qui ont quelque souci des âmes. Il n'en est pas qui soit plus grave : le salut de la société en dépend ; il n'en est pas qui soit plus difficile ; à cause des intérêts et des passions qui entrent en jeu dans ces règlements ; à cause aussi des difficultés très variables qui surgissent toujours selon les temps, les lieux et les personnes. Il n'est pas de difficultés plus difficiles à démêler que ces difficultés entre employés et employeurs.

Le plus souvent on se contente de disserter à perte de vue sur ces questions ouvrières, mais quand on descend sur les champs de bataille, quand on entre dans la mêlée, quand on se jette entre les combattants on est étonné du manque de précision d'un grand nombre, du manque de sens pratique avec lequel on prétend élucider ces difficultés. On a entassé sur ces questions un monde de sottises et tout cela enveloppé dans les épaisses ténèbres de l'ignorance.

Nous voudrions à votre intention non pas pour vous convertir mais pour vous affermir dans vos convictions, nous voudrions jeter

un peu de lumière dans ce problème et l'on m'a demandé de vous dire les raisons principales pourquoi l'Église intervient dans le règlement de ces difficultés ouvrières, car on lui demande raison de son intervention, et c'est bien là ce qui est profondément triste.

C'est un sujet d'étonnement qu'on aille jusqu'à lui demander de quel droit elle se mêle de ces questions comme si c'était pour savoir quelle est la limite de ses devoirs et de ses droits.

On permet à n'importe qui de se mêler de ces questions. Toutes les incompétences s'en mêlent et quand l'Église se présente, on lui demande de décliner ses titres.

Eh bien ! acceptons cette tâche et disons quelques-uns des titres qu'a la sainte Église à se mêler des questions ouvrières.

De quel droit l'Église se mêle-t-elle de ces questions ? Mais d'un droit qu'elle tient de Dieu et non des hommes pour discerner la vérité, faire observer la morale et cela devrait suffire à tous les catholiques. Pourquoi l'Église, ici, en notre temps et en notre pays s'occupe-t-elle de ces questions ? Il ne faut pas nous faire illusion, nous n'habitons pas un paradis terrestre au Canada et si le paradis ne fut jamais ici il y a longtemps que la pomme fut mangée.

L'esprit est faussé et les lois de justice et de charité sont impudemment violées ; et cela dans tous les rangs, chez les employeurs et chez les employés. Comme conséquence, des grèves ici comme ailleurs, se sont élevées. Pour le prouver il n'y a qu'à ouvrir la *Gazette du Travail* et vous verrez que de 1901 à 1919 il y a eu au Canada 2226 grèves affectant 12,823 patrons et 650,597 ouvriers, faisant perdre 16,760,310 jours d'ouvrage et une somme d'argent de 60 à 65 millions. Mais qu'est-ce que la perte d'argent à côté des autres problèmes qui se posent dans les grèves.

Et pour vous montrer que la situation ne s'améliore guère il y a eu en 1919, 2298 grèves entraînant la perte de 3,942,109 jours ouvrables et par conséquent une perte d'argent de \$10,000-000 par année.

Et l'on nous demande pourquoi l'on se mêle de ces problèmes qui ruinent la volonté et la morale de notre peuple ? Peut-on vraiment rester indifférent ? Si nous étions indifférents, entendez-vous les clameurs de ceux qui refusent de se soumettre à l'Église ? Entendez-vous ces clameurs qui reprochent à l'Église de ne pas s'occuper des intérêts, de ne pas se soucier des règlements des difficultés ouvrières.

L'Église s'en occupe et on lui reproche de s'en occuper. Pourquoi l'Église s'occupe des questions ouvrières ? Mais parce que c'est à Québec que nous avons entendu et publié, comme ailleurs, les enseignements du Souverain Pontife. Et il y a, depuis Léon XIII surtout, il y a des directions précises qui ont été données. Léon XIII a tracé à tous les Évêques du monde leurs devoirs à ce sujet. Il leur a dit qu'ils devaient s'en occuper et qu'ils devaient choisir des prêtres chargés de s'en occuper et de donner à ces prêtres tous les moyens dont ils pouvaient disposer pour être utiles aux règlements de ces questions. Et c'est encore ce qu'ont confirmé les enseignements de Pie X. Benoît XV a dit : " Je bénis d'une bénédiction spéciale les membres de l'Église catholique et les prêtres qui s'occupent de ces questions. "

Et après cela il semble qu'on ne devrait rien ajouter puisqu'il y a des raisons si puissantes qui nous engagent à nous occuper des règlements des difficultés ouvrières.

Mais il y a d'autres raisons qui nous font entrer davantage dans le cœur de la question, qui nous font même voir combien sont raisonnables les motifs pour lesquels l'Église s'intéresse à ces questions, c'est que l'Église seule peut trouver le remède à tous les maux dont souffre la société et que c'est l'Église seule qui peut mettre dans ces problèmes difficiles à résoudre toute la justice qu'ils réclament. Il suffit pour s'en convaincre de passer en revue les causes qui amènent ces conflits désastreux. Il y a d'abord les causes économiques : participation aux bénéfices. Inutile d'insister pour vous dire que la justice et la charité y jouent un grand rôle et que la conscience y est fortement intéressée et que donc l'Église a son mot à dire. Mais j'arrive tout de suite à des causes plus élevées.

Ce qui amène dans le monde aujourd'hui, chez nous comme ailleurs, les conflits dont souffre tant la société c'est un ensemble de doctri-

nes fausses qu'on est en train d'ériger en dogme. C'est une sorte de catéchisme de mensonge et d'erreur qu'on voudrait graver dans les esprits des employés et des employeurs. Et de ce catéchisme il suffit que je vous énumère les chapitres principaux pour que vous compreniez les raisons qui poussent l'Église à entrer dans ce domaine. " Droits égaux pour tout le monde à la fortune et à la jouissance ; désir effréné d'argent pour jouir ; désir très largement développé par la facilité exagérée qu'on a aujourd'hui de gagner beaucoup d'argent. Il s'agit pour les uns de grossir les profits, pour les autres de grossir plus vite encore les salaires. Et comme il y a entre ces améliorations, quelques contradictions, il s'en suit qu'on se fait la guerre, les uns pour grossir vite leur salaire, les autres pour grossir plus vite encore leur capital.

Un autre chapitre : la lutte des classes érigée en loi nécessaire et comme conséquence la violence érigée en système. Pour triompher dans cette lutte : exaltation des droits du peuple

On est étonné aujourd'hui que le peuple soit difficile à gouverner. Il y a plus d'un siècle qu'on lui répète sur tous les tons qu'il est son maître. Depuis un siècle qu'on entonne l'antienne du gouvernement du peuple par le peuple, et on est étonné que le peuple commence à tirer aujourd'hui les conséquences de la stupide idolâtrie dont on l'a fait l'objet depuis si longtemps. Neutralité complète dans les rapports du capital et du travail ; par conséquent dans les relations qui existent entre les patrons et les employés. Neutralité qui est érigée en système, système d'après lequel quand on traite de ces questions il faut commencer par mettre de côté tous les " préjugés " et tous les sentiments religieux. Il faut s'enfermer dans quelque antre où nous ne pouvons pénétrer. Et alors ne voyez-vous pas que pour faire apprendre cet étrange catéchisme, pour le faire mettre en pratique, comment on trouve dans la sainte Église un gros obstacle, car ce catéchisme ouvrier n'a rien qui rappelle le catéchisme de nos écoles ; il en est même la contradiction évidente. Par conséquent il faut d'abord diminuer son prestige, rétrécir son domaine, ; il faut amoindrir son autorité. Il y a longtemps que ce travail est commencé. Et depuis le protestantisme pour venir à la guerre de nos jours

on n'a négligé aucun effort pour faire renier dans l'âme populaire le prestige de l'Église.

Pour répandre ces idées d'indépendance on a trouvé cette œuvre monstrueuse du libre examen qui constitue pour chaque homme sa propre règle, et qui fait que l'homme n'est de l'avis de sa conscience qu'après avoir pris soin de l'isoler du foyer de lumière où elle doit s'allumer. Et on en est venu au mot d'ordre : ni Dieu ni maître. Oh ! Oh ! sans doute on met quelque sourdine à la doctrine mais c'est ce que l'on pratique. On se fait sa règle à soi-même et on ne souffre aucune autorité quand on a jugé que ce n'était pas son domaine ; quand on a jugé qu'elle n'avait pas de droit dans cette ordre de questions. Voilà le mal. Chacun se trace à sa manière le programme de ses droits et de ses devoirs. Mais de qui viendra le salut dans cet aveuglement. A qui irons-nous peuvent dire ceux qui cherchent le salut. A qui irez-vous ? A celui qui a les paroles de la vie éternelle. Ce qui manque à la société, aux patrons, aux ouvriers, ce qu'il faut pour ramener la paix et l'ordre c'est une loi morale directrice des pensées et des actions et cette loi morale appuyée sur J.-C. fondement unique ; une loi morale qui s'impose à la conscience, une loi morale qui détermine la somme des droits et des devoirs de tous et de chacun ; une loi morale qui s'oppose au caprice des passions et qui les gouverne ; une loi qui ne les assujettisse point aux intérêts mais qui les règle ; qui ne soit pas au service d'un parti mais pour le bien de l'homme ; cette loi morale qui n'a qu'un maître : J.-C. pour protéger ceux à qui il a dit : "Enseignez toutes les nations", qu'une autorité qui soit capable de l'imposer : l'autorité de J.-C. vivant dans la personne de son Église : "Apprenez-leur à observer tout ce qui est commandé : qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise."

La Société est bouleversée par les conflits parce que chacun se fait de ses droits et ses devoirs une idée courte et donc fausse. La paix ne reviendra à tous que le jour où ils accepteront la charité chrétienne des droits et des devoirs et c'est là le rôle de l'Église de faire connaître cette charité. Voilà la raison grave qui explique comment l'Église peut intervenir dans les questions ouvrières. Ces raisons sont si évidentes qu'on ne peut les contester ; si nécessaires qu'on ne peut y mettre obstacle sans s'exposer aux pires catastrophes.

Lectures pour enfants

Un groupe de catholiques français, justement émus des ravages que causaient dans d'excellentes familles les illustrés pour enfants, vient de publier une affiche à leur sujet. Ils y sont classés en quatre grandes catégories : les mauvais, les médiocres ou suspects, les neutres, les bons. Nous croyons utile de reproduire ici cette liste. Quelques-uns des illustrés notés comme mauvais ont déjà fait leur apparition dans nos librairies. Et de braves parents non avertis ont pu, à l'occasion des fêtes, en avoir gratifié leurs enfants.

I. — Publications mauvaises, soit qu'elles intoxiquent, abêtissent, atrophient ou étioilent l'âme de l'enfant, soit parce qu'elles proviennent d'une officine pornographique et d'origine allemande : *Le Roman policier* (Fereuczi) ; *Jim Kannah* ; *Ricardo Gomez* (Polmossi) ; *Collection d'aventures, Sciences et Voyages, Le Cricri et la Croix d'Honneur, le Petit illustré, l'Intrépide, l'Épatant, Lili, Fillette* et les autres publications de la maison Offenstadt.

II. — Publications dont il faut se méfier, parce qu'elles sont médiocres ou suspectes comme idées, ou encore plus ou moins dangereuses pour certains enfants : *Mes belles Histoires, le Bon-Point amusant* (Albin Michel) ; *À l'Aventure, les Trois Boy-Scouts* (Fereuczi) ; *le Petit monde* (Tedesco) ; *Jim Bulton Bill, la terreur des Indiens* (éditions modernes).

III. — Publications honnêtes, mais neutres : *la Poupée modèle* ; *Mon journal* (Hachette) ; *Diabolo-Journal* ; *les Belles Images* ; *la Jeunesse illustrée* (Fayard) ; *Ma poupée* (Tedesco), *Le Péle Mêle* (rue St-Lazare, 92) ; *les livres roses* (Larousse) ; *Contes illustrés de nos enfants* (éditions modernes) ; *Un poilu de douze ans* (Albin Michel).

IV. — Publications chrétiennes, éducatives, intéressantes et recommandées : *l'Ami des Enfants* (rue LaFontaine, 40 Paris) ; *l'Echo du Noël*, (Bonne Presse) ; *l'Etoile Noëlisme* (ibid.) ; *Ma Récréation* (rue de Mézières, 10, Paris) ; *La Semaine de Suzette* (H. Gauthier et Languereau) ; *Fils de France* (pour adolescents, H. Gauthier).

Science Ménagère

Mission de la femme

NOTRE génération était peu préparée à faire face aux réactions inévitables d'une guerre universelle. C'est pourquoi nous ne nous expliquons pas bien le déséquilibre économique et moral qui donnera à nos temps un caractère particulier. Les effets de la crise mondiale se traduisent, chez nous, par la disparition presque subite des traditions chères, d'habitudes consacrées et des goûts plutôt modestes, que nous regardions à bon droit comme la sauvegarde de notre paix heureuse et de notre prospérité d'antan.

Du jour au lendemain, on a renié traditions, habitudes et goûts. Et par une sorte d'affolement, avec une frénésie déconcertante, le monde s'est jeté dans les pires excès de luxe, d'ambition et de jouissances matérielles. Tout ce que la vie moderne peut offrir d'aisance a tenté les petites fortunes. L'argent, — en ces jours où nous aurions tant de motifs à l'économie, — est devenu le maître des consciences. Or, cela seul explique déjà la plupart des catastrophes qui affligent l'humanité.

De plus, l'hostilité réciproque des classes, l'impudence et l'immoralité affichées au grand jour, l'impiété qui gagne la jeunesse et, surtout, ce luxe qui révolte et qui écœure les âmes droites et les esprits bien pensants, assombrissent l'horizon de l'avenir aux yeux mêmes des plus optimistes. Et l'on se demande où sera le remède à ces maux et qui nous délivrera des calamités qui nous menacent.

L'histoire du monde enseigne que dans tous les pays, aux époques difficiles, la Providence a suscité une force inattendue et merveilleuse, qui réalisa la plénitude de ses desseins. Or, cette force irrésistible, le plus souvent cachée, ce fut la femme. La femme à travers les siècles a joué le rôle ultime et définitif comme elle avait déclenché la première catastrophe qui

affligea la terre. C'est sur elle que nous devons compter, comme toujours, car c'est elle, — vase insigne d'amour et de puissance mystérieuse dans la faiblesse physique, — c'est en elle que reposent les garanties les plus certaines de la paix du monde. Si la femme le veut, elle peut reciviliser la génération présente et orienter celle de demain dans les voies du bon sens, de la droiture et de la justice, par l'éducation de la sagesse chrétienne dans le cœur et la raison de l'enfance.

C'est donc à vous, femmes de tous les pays, à vous surtout, femmes de pensée catholique et française, qu'incombe ce suprême devoir : la suppression énergique et radicale des vices de la société moderne. Que la femme s'attache à sa mission avec conscience de ses pouvoirs et de sa responsabilité ! Qu'elle réfléchisse à ses devoirs, et qu'elle mette à les accomplir toutes les ressources d'âme et de cœur, toute l'opiniâtreté et la diplomatie qui assurent le succès de ses meilleures entreprises ! Une fois de plus, la fleur de l'esprit humain, la civilisation, reprendra sa place d'honneur dans l'âme des peuples par le triomphe admirable de la femme sur les laideurs et des décadences de la barbarie...

Alphonse DÉSILETS

(*La Bonne Fermière.*)

TESTAMENT CURIEUX

A Londres est mort un riche célibataire. Par testament, il laisse sa fortune aux huit femmes qui successivement avaient décliné ses offres matrimoniales ; il ajoute cette observation au testament : " En repoussant mes offres de mariage, ces dames m'ont permis de mener une existence tranquille, exempte des tracasseries du ménage. Je leur devais un remerciement, je leur donne."

Devoirs de la maîtresse envers sa servante

DEVOIRS DE CHARITÉ

La charité, cette vertu divine apportée à la terre, il y a près de vingt siècles par le Christ Jésus, reste toujours une loi en force, car elle forme le thème même d'un grand précepte, précepte d'amour qui renferme tous les autres. Mais ce devoir sacré transmis d'âge en âge sous l'influence bienfaisante du christianisme me semble perdre de sa vitalité, de son sens évangélique pour n'être tout au plus qu'une belle qualité du cœur chez ceux qui l'observent.

Dans toutes les classes sociales il a son application.

Pour faire suite à un article déjà paru, nous examinerons ce que comporte les devoirs de charité de la maîtresse de maison envers sa servante.

Il porte pour vous, Mesdames, l'obligation de traiter vos domestiques avec discrétion et de les assister dans leurs besoins.

Les traiter avec discrétion, c'est-à-dire ne jamais les mépriser pour l'humble rôle qu'elles jouent dans la société pour la position inférieure qu'elles subissent beaucoup plus qu'elles ne l'acceptent. Il ne vous est aucunement permis de faire connaître ses défauts au premier venu, indifféremment à tous les êtres qui franchissent votre seuil, comme il ne vous est pas permis de les charger de travaux excessifs au détriment de leur santé et de leur vie. La santé et les forces corporelles sont avec la réputation les seuls biens de celles que la nécessité oblige à gagner leur pain. Si par vos critiques malveillantes où par une besogne extravagante, vous leur enlevez l'une ou l'autre, vous leur arrachez les uniques ressources qu'elles aient à leur actif pour gagner leur vie, peut-être celle de leur famille.

Par un retour malheureux à l'esclavage, cette plaie humaine qui a affligé même notre terre canadienne, certaines maîtresses font de leurs servantes leurs choses, leurs instruments de travail. Elles les traitent avec une brutalité, une dureté qu'elles ne voudraient jamais marquer à leur chat et à leur caniche. C'est l'exception celà, diriez-vous. Oui mais ça existe et c'est déplorable.

La discrétion exige encore que vous vous absteniez de ces paroles inférieures, dénuées de bienveillance et même de respect. Cette arrogance, ce mépris que vous leur jetez ainsi dans vos commandements leur tombe sur le cœur et elles en ressentent vivement l'âpre amertume qui dégoûte et aigrit.

Souvent les pauvres servantes sont obligées de supporter les écarts d'humeur de leur maîtresse qui déchargent sur elles, les tempêtes de colère amoncelées par les tracasseries, les petits froissements journaliers inhérents à toute vie humaine, froissements auxquels ces pauvres filles sont tout-à-fait étrangères parfois.

On ne supporte pas une remarque, on ne tolère pas un manquement chez celle qui s'emploie à toute heure du jour et peine si laborieusement. Quand la besogne est bien faite jamais un mot d'encouragement, jamais un témoignage de satisfaction.

Aussi le pain qu'elles gagnent ces pauvres filles l'arrosent-elles souvent de leurs larmes : semblable conduite ne peut faire germer que le découragement, la rancune et les pleurs.

Après cela, il ne faut pas être étonné de ce que ces maîtresses soient toujours à la requête de nouvelles servantes. La justice, la charité, la douceur, la sympathie seule attire les cœurs, les attache et les retient.

Si vous avez le droit de leur commander, de les employer aux travaux besogneux du ménage, vous avez le devoir de les aimer dans le sens vrai de la charité, d'être sensibles à leurs misères, de les secourir dans la maladie. Supposez un instant que les rôles changent et que votre enfant se trouve en service ailleurs, comment aimeriez-vous la voir traitée ? Écoutez :

Dieu, le Maître des destinées, qui sème des roses où il veut et des épines où il juge bon, permit que Berthe, jeune fille timide et douce, perdît son père, alors qu'elle n'avait que quatorze ans. La gêne qui régnait déjà au logis se fit mieux sentir encore après la mort du père et à titre d'aînée, Berthe dut entrer en service. Elle offrit ses forces neuves et son courage juvénile chez une excellente dame de la ville voisine qui l'accepta un peu par pitié et beaucoup par générosité. Je l'ai dit, c'était une excellente maîtresse. Sans jamais franchir les justes limites assignées par la dignité elle traita sa servante avec une charité et une bonté sans pareille. La pauvre enfant blessée par la vie, trouva à ce

foyer hospitalier la protection, l'assistance, la consolation toujours discrètes, mais aussi toujours réelles. Elle y vécut là dix années qu'elle appelle heureuses... heureuses pourquoi?... parce qu'en remplissant son humble mission qui émanait de Dieu comme toute mission, elle a ignoré, et personne n'a fait germer dans son cœur, le venin mauvais qui gâte une vie ; celui de la haine pour l'autorité, de la rancune pour les maîtres qui abusent de leur droit et un mépris qui enveloppe tous ceux qui tiennent un sceptre quelconque ; haine et mépris qui font les révoltés.

Ah ! si tous les maîtres traitaient avec plus de charité et d'humanité leurs subalternes, la terre porterait moins d'âmes aigries qui souvent maudissent leur sort n'ayant pas le courage de l'accepter.

En repassant de temps à autre vos devoirs de charité envers vos servantes et en les observant toujours, vous remplirez non seulement un devoir de religion mais vous vous acquittez aussi d'une obligation envers la société.

Claire de ROCHEFORT.

Portrait d'un imbécile

Un photographe fait le portrait d'un Monsieur quelconque.

Le monsieur refuse ensuite de payer et de prendre livraison sous prétexte que la photographie n'est pas " du tout, du tout ressemblante ".

Le lendemain, à la porte du photographe, on voit l'image en question avec cette inscription courte mais éloquente : " Portrait d'un imbécile ".

De là, fureur de l'intéressé, puis comme le fait se passe quelque part vers la Beauce, procès.

L'avocat du photographe posa ce simple dilemme :

— Si le portrait du demandeur n'est pas du tout, du tout ressemblant, personne ne peut le reconnaître. Il ne peut pas se reconnaître lui-même. Par conséquent aucun préjudice. Si au contraire, on peut le reconnaître, c'est donc qu'il est ressemblant ; et alors il doit le prendre et payer.

Victime des rayons X

Le Dr Infroit vient de mourir à quarante-six ans, victime des rayons X. Cette fin était prévue par le défunt lui-même, qui n'en a pas moins continué ses travaux jusqu'au bout.

Chef du laboratoire central de radiographie à la Salpêtrière, le Dr Charles Introit s'était consacré, dès ses débuts, en 1898, à l'étude et à l'application pratique des rayons X, et il y était devenu un maître. Mais la radiation verdâtre, si peu dangereuse pourtant d'apparence, produit, en réalité, sur les tissus vivants qui sont fréquemment soumis à son action, des ravages terribles, elle les brûle, les désorganise, les empoisonne.

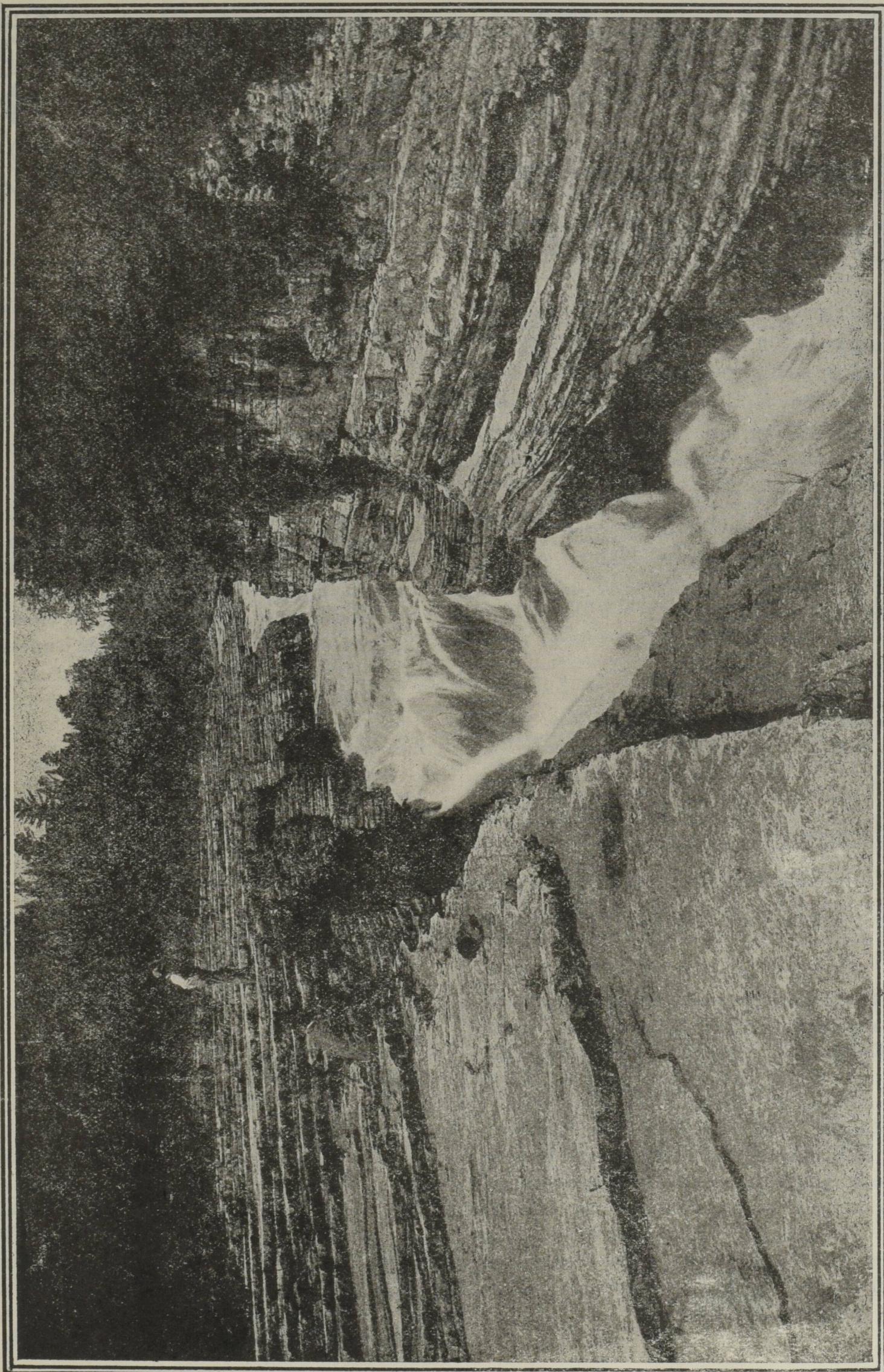
Le Dr Infroit ne tarda pas à en sentir les effets. En dix ans il dut subir vingt-deux interventions chirurgicales. Successivement, il perdit six doigts. Pendant la guerre, il fournit un travail considérable, ne s'arrêtant pas une minute malgré la douleur, et le 28 juin dernier on l'amputait du poignet gauche.

On pensait qu'il songerait alors à prendre un peu de repos : il se fit confectionner un appareil de prothèse et reprit sa tâche. Mais le mal, cette fois avait atteint les sources vives. Il y a un mois, ses forces le trahirent. Il ne voulut cependant pas abandonner son service et s'y fit hospitaliser. De son lit, il le dirigea quelques jours encore. Le 28 novembre, il s'éteignait.

Il faut saluer bien bas la mort de ce véritable héros. On vient de donner son nom à une rue de Paris.

A NOS ABONNÉS

Nous aimons à rappeler à nos Abonnés qu'en nous envoyant le montant de leur réabonnement, ils ont toujours droit à notre jolie prime Le Trésor des Ames pieuses (magnifique volume de 840 pages, relié toile, tranche rouge, d'une valeur de \$1.25). Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année, et on nous rendrait service en envoyant, en même temps que ce montant, une ancienne bande d'adresse de l'Apôtre.



LA RIVIÈRE MONTMORENCY. LES MARCHES NATURELLES

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103 rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

DIVINETTES

1. — Chant — son — chanson.
2. — XXIX — I = XXX

CHARADE

Bourse — ours.

PROBLÈME ANAGRAMMATIQUE

Ancre, Nacre, Caner, Rance, Nérac, Crâne, Ecran.

Ont trouvé les solutions justes : Mlle Emilia Bélanger, St-Louis de Lobinière, et M. Armand Roberge, 33 rue Wolfe, Lévis. — Mlles Marie-Jeanne Grisé, St-Césaire; Hélène Allard, L'Assomption; M. Pierre Piché, Terrebonne; Pierre Caron, Ferme Expérimentale, Ottawa; Melles Hermeline Paquin et Marguerite Drouin, Cap de la Madelaine, ont donné des réponses justes pour une partie seulement du concours n° 16. Les prix ont donc été attribués à Mlle Bélanger, et à M. Roberge, et nous souhaitons meilleur succès aux autres concurrents pour le présent concours.

CONCOURS No 17

DEVINETTE

Sur cinq pieds, je gâte la plus jolie chose; changez ma tête, je deviens instrument de travail.

CHARADES

1. — Mon premier est un souverain ;
Mon second, l'Eridan des anciens ;
Mon tout, un couvre-chef.
2. — Avec six pieds, je suis un mets fort restaurant ;
Avec cinq, des traités je suis le garant ;
Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse ;
Avec trois, en fuyant, j'emporte la jeunesse.

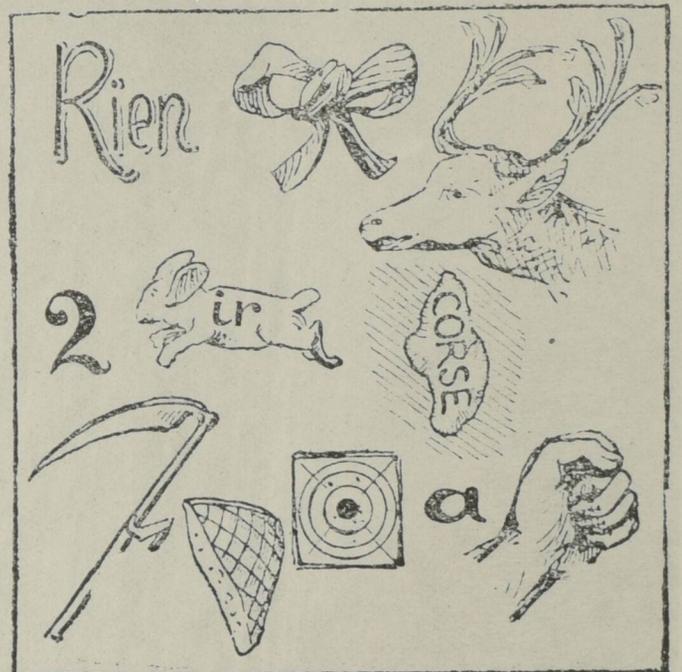
RÉBUS GRAPHIQUE

Lié

9, 13 et 3.

gd

RÉBUS N° 12



DEVINETTES



On comprendra l'étonnement de ces gens, quand on saura qu'ils voient une fée que personne n'aperçoit.



Où est donc passé l'horloger ?

La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans

— PROMENADES EN NORVÈGE, de *Mgr Fallise*, évêque d'Élusa, vicaire apostolique de la Norvège (Desclée : 3 fr.). — Ce livre (nous pourrions dire cet album, tant l'illustration est abondante) est un "journal de route" à travers le pays merveilleux des Fjords. Et quel guide pourrait mieux nous y conduire que *Mgr Fallise* ! Il serait difficile de cheminer en plus aimable compagnie. "Il ne s'agit pas, dit-il d'une tournée pastorale, mais d'une promenade à laquelle se rattachent les souvenirs et les observations qui se présentent au passage."

Les anecdotes abondent dans ce volume, et ce n'est pas un de ses moindres charmes. Telles pages sont inoubliables, par exemple celle du "Dernier prêtre en Norvège".

— HISTOIRE DE SAINT LOUIS, *du sire de Joinville* (Desclée : 4 fr.). — Quel livre excellent que celui du sénéchal de Champagne ! Il en est très peu qui le valent, tant pour l'intérêt des faits que pour le charme et le coloris du récit. Ici le sénéchal — tout en nous parlant à peu près le français d'aujourd'hui, afin d'être entendu de toute la famille, y compris les enfants, — le sénéchal conserve son enjouement parfois moqueur, sa libre allure, ses naïvetés, ses préjugés, ses enthousiasmes. Ses préjugés : il n'en a pas ; ils appellent des éclaircissements, voire même des rectifications, car on s'est fait une arme contre l'Église de certaines phrases du dévot sénéchal. Aussi, cette édition présente-t-elle, au regard du texte ou en appendice, toutes les précisions désirables, empruntées pour la plupart à des écrivains d'une autorité reconnue.

— LA CHANSON DE ROLAND, texte critique, traduction et commentaire par *Léon Gauthier* (Mame : 2 fr.). — "La chanson de Roland" écrit très justement une Noëliste, est le principal monument littéraire de notre vieille France. Sa vie y palpite, son âme y est toute, cette âme ardente, faite de bravoure, de loyauté, de dévouement, de tendresse, de patriotisme et de foi. Le génie de la vieille France y est enclos : c'est avec un respect ému et attendri qu'on le découvre dans ces vers rudes où sonne le cliquetis des épées. Cette lecture nous apprend le passé de la France, non point comme le ferait un ouvrage historique, mais mieux encore peut-être, en nous plongeant dans son atmosphère, en nous le faisant connaître et aimer dans l'intimité de ses mœurs et de son caractère. C'est le poème de la France ; voilà pourquoi tout Français devrait le connaître et en goûter le charme profond et pénétrant."

Le Noël.



A DIRE

Petite église

Petite église de village
 Au clocher dressé dans le vent,
 Que l'on aperçoit si souvent
 Modeste, dans le paysage ;

Douce parmi les toits voisins
 Que ta tendresse maternelle
 Rassemble, on dirait, sous ton aile,
 Comme une poule ses poussins ;

Humble petite église grise
 Blottie à l'ombre de grands arbres,
 Belle sans ors, riche sans marbres,
 Du passé qui t'a faite éprise ?

Lorsque j'ai salué tes murs,
 Ta porte étroite et ta croix sainte
 J'ai pensé, le cœur plein de crainte,
 Aux menaces des temps futurs...

Songeant à l'homme qui dévaste,
 J'ai dit à Dieu : " Protégez-la !
 " Qu'elle reste comme voilà,
 " Indemne du progrès néfaste ;

" Et que jamais, pour " l'embellir"
 " Le siècle à son charme n'attente,
 " Qu'il la laisse, moins éclatante"
 " Dans sa vieille forme vieillir..."

* * *

Plus que la basilique neuve,
 Tu fus construite par l'amour,
 Et si l'on te changeait un jour,
 La campagne semblerait veuve.

Avec les rustiques maisons
 Ta simplicité s'harmonise ;
 Tu parais, nécessaire église,
 Appartenir à l'horizon.

Certes, tu n'es pas un miracle
 D'équilibre sous le ciel bleu,
 Mais comme se plaît le bon Dieu
 Dans ton accueillant tabernacle !

Vieillis longuement dans la paix,
 Et que de ton unique cloche
 Tu sèmes sur la plaine proche
 Les trois angélus, à jamais !...

Albert LOZEAU

La croix du chemin

Jadis, j'aimais beaucoup me rendre à la clarté
 Des astres de la nuit au pied d'un vieux
 [calvaire
 Construit en cèdre pur, épais et centenaire.
 Les outrages du temps l'avaient tous respecté.

Sur le haut de la croix, aux bras couverts
 [d'écorce
 Et très mal équarris, un vieux coq, aux échos
 Semblait toujours jeter ses gais cocoricos,
 L'œil en flamme et le bec s'entr'ouvrant avec
 [force.

Debout, les yeux rêveurs, au pied du saint
 [gibet
 Qui dominait la plaine alors calme et déserte,
 Des blés je regardais la tige blonde ou verte
 Onduler en brillant d'un merveilleux reflet.

Dans l'air frais embaumé du parfum des
 [fleuriettes
 Le zéphyr s'égayait en gazouillant tout bas
 Et le cricri sur l'herbe en prenant ses ébats
 Lançait son cri sonore aux campagnes muettes.

Quelques gens attardés se signaient en passant
 Et contemplaient émus la croix toute en-
 [chassée
 D'étoiles au front d'or ou la lune placée,
 Sur les bras du Calvaire au geste caressant.

Quand la voix du clocher vibrat avec mystère
 Dans l'infini des cieux, je tombais à genoux ;
 Puis quand de l'Angélus les derniers sons si
 [doux
 Se mouraient au lointain, je rentrais... en
 [prière.

Décembre 1920

ARVOB